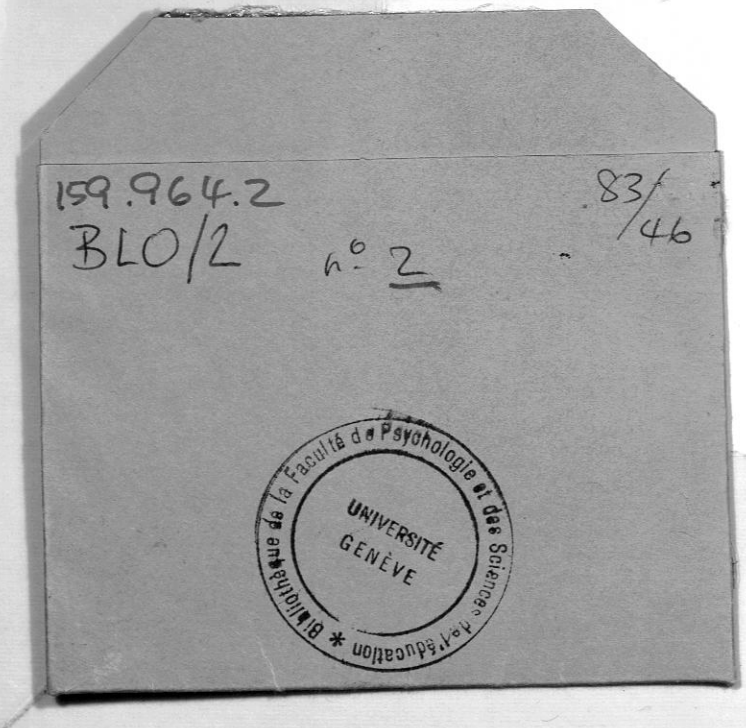
N° de commande : 152636
Date de commande : 2022-11-05
Bibliothèque d'attribution : Uni Mail (MAIL)
Localisation : PSE (MAIL_PSE)
Statut : A traiter sur place
Lecteur : Cifali Bega, Mireille
E-mail : Mireille.Cifali@unige.ch
Adresse : 27 rue des Eaux-Vives, 1207 Genève
Service : UNIGE
Type de document : article
Titre : Entre Genève et Paris : Vienne, Eléments pour une histoire de la psychanalyse
Auteur(s) : Mireille Cifali
Périodique : Le Bloc-Notes de la psychanalyse
Volume : 2
Pages : 91-132
Année : 1982
No tél. : 0792468232
Entré par : mireille.cifali@unige.ch
URL de provenance : https://dis.unige.ch/openillink/list.php?folder=guest
Arrivée par : publicform
Code d'accès invité : Nom d'utilisateur: mireille.cifali@unige.ch | Mot de passe: f644deb3
Commentaire professionnel : magasin PSE ; 159.964.2 BLO
VOL 2 - 1982
État de collections : No 1(1981)-19(2005)

Historique de commande :
Commande entrée par mireille.cifali@unige.ch le 05/11/2022 20:41:46
Commande modifiée par Cristelle Baumgartner le 07/11/2022 08:44:26
[remarques - localisation - stade -]


159.964.2
BLO/2
n° 2
83/46
Bibliothèque de la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation * UNIVERSITÉ GENÈVE

LE BLOC-NOTES de la psychanalyse

n° 2

93.-

Bibliothèque de la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation * UNIVERSITÉ GENÈVE

1982

159.964.2
BLO/2

658376

MIREILLE CIFALI

Entre Genève et Paris: Vienne

Eléments pour une histoire de la psychanalyse.

Le 11 janvier 1922, sur la scène du théâtre Pitoëff, se joue à Genève un drôle de drame. Pour la première fois en langue française, le personnage d'un psychanalyste fait son apparition sur les planches dans une pièce au titre évocateur : *Le mangeur de rêves*[1]. Son auteur, *H. R. Lenormand,* présent dans la ville de Calvin pour cette occasion, rencontre *Charles Baudouin* qui note dans son carnet de route : « C'est encore la psychanalyse qui fit, cette fois, pour une bonne part, les frais de notre conversation. On la connaît à peine à Paris ; Genève fait, en cette matière, office d'avant-garde »[2].

Mais c'est à *Edouard Claparède* que revient de prononcer, sur la scène même du théâtre, quelques mots d'introduction. « Nous sommes fiers, dit-il, que ce soit à Genève que cette pièce soit inaugurée. Il n'y aurait d'ailleurs guère de ville de langue française qui le méritât davantage. La France, même Paris, ignore encore presque tout de ce mouvement nouveau, tandis que le public genevois, grâce notamment aux leçons de notre regretté maître *Flournoy,* est au courant de la question »[3].

Quelques jours plus tard, *Sabina Spielrein* prend la plume. Installée à Genève, assistante de Claparède, elle publie en effet un article qu'elle intitule : *Qui est l'auteur du crime ?* La pièce a rencontré l'intérêt de l'ambassadrice de Freud, d'autant que sous le personnage du dit psychanalyste, Luc de Bronte, se profile l'ombre du psychologue de Küsnacht : C. G. Jung. Le sait-elle ? On peut en douter, mais comme le drame met en scène un homme qui est « incapable de maîtriser ses instincts » et qui se laisse aller si loin qu'il devient l'amant de sa patiente Jeannine, elle écrit : « Quelle différence tranchante entre cette invasion brutale et la méthode délicate, enseignée par le psychologue viennois »[4].

Même l'organe officiel de la psychanalyse viennoise, la très sérieuse *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* reprend l'événement dans sa traditionnelle rubrique *Zur psychoanalytischen Bewegung,* au chapitre d'un *Aus Frankreich*[5]. C'est qu'à Paris – avec un peu de retard – la pièce finit par être jouée. Georges Pitoëff la monte à la Comédie des Champs-Elysées le 1er février 1922 : une première parisienne qui ne manque pas de susciter, chez les critiques, nombre d'articles où la psychanalyse tient, cette fois, le rôle de vedette.

Au détour d'une recherche pour reconstituer les éléments d'une histoire de la psychanalyse en Suisse, *Le mangeur de rêves* nous entraîna à quelques trouvailles, nous contraignant par ailleurs à quitter le territoire helvétique pour fouiller le décor d'un théâtre parisien. Nous nous autorisons cette dérive, peut-être aussi parce que, dans les années 1920, se répète à Paris un scénario qu'à certains égards l'on avait déjà connu quelque dix ans plus tôt en Suisse. Et puis, pourquoi nous soustraire au plaisir d'un jeu dont la partie dure depuis des décennies, où Paris juge la Suisse, Vienne s'attriste de la France, et Genève rêve de damer le pion à Paris ? Un tel jeu n'est malheureusement pas exempt d'un certain chauvinisme qui voudrait constituer une science nationale, mais gageons qu'à entrer dans la danse, nous pourrons en dévoiler les dessous, sans effaroucher, bien entendu, la bienséance et l'honnêteté de l'esprit latin ou la pudibonderie du protestantisme.

Peut-être aussi a-t-on, dans l'histoire de la psychanalyse, trop négligé * le fait que ceux qui, en France, ont le mieux compris la découverte freudienne sont des profanes, principalement des hommes de lettres : les *Belletristen,* comme les dénomme Sandoz Ferenczi[6]; le mouvement surréaliste ultérieur ayant très certainement fait obstacle à la reconnaissance du rôle tenu par d'autres littéraires moins notoires.

Une telle négligence des historiens semble surtout profiter à l'administration. La réglementation actuelle de la

* Excepté un travail qui passa inaperçu dans le monde des analystes, celui de D. Stell, « Les débuts de la psychanalyse dans les lettres françaises : 1914-1922, Apollinaire, Cendrars, "Le Mercure de France", " La Revue de l'Epoque", Monard, Bourget, Lenormand », in *Revue d'Histoire littéraire en France,* janvier-février 1979.

psychanalyse ne se fait-elle pas encore aux dépens des profanes pour favoriser les médecins et les psychologues ? C'est ainsi que bien involontairement – du moins nous l'espérons – un ouvrage comme celui de Jean-Pierre Mordier[7] qui privilégie, jusqu'à en surévaluer l'importance, l'abord de la psychanalyse par les milieux psychiatriques français, participe à la résistance qu'il souhaitait dénoncer. Il importe de le souligner, l'administration et une certaine recherche ont en commun d'effacer ce qui est l'une des singularités de la psychanalyse en France : son *rapport avec le romanesque.* Dans ce contexte, il est important d'exhumer des écrits comme celui de Jules Romains[8] et de renouer avec une tradition littéraire qui fonctionna à Paris comme détonnateur, et dont Lenormand est l'un des représentants. D'ailleurs Vienne, elle, ne s'y trompa point, puisque, dans la rubrique *Frankreich* de l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse,* ses faveurs vont surtout aux textes et articles littéraires, bien souvent au détriment de l'argutie de la science officielle.

Ce gommage du lieu où la psychanalyse rejoint plus aisément le roman que la nosographie médicale n'est pas particulier à Paris. Nous le retrouvons à Genève dans une entreprise censurante analogue. Si en effet, comme un *leitmotiv,* on s'en va écrivant : *Genève avant Paris,* c'est qu'il y a une raison ; un homme est à l'origine de cette avance prise par une ville sur une autre. Dans une conférence qu'il tient le 8 octobre 1920 devant la Société Suisse de Psychanalyse sous le titre *L'inconscient à Genève*[9], Pierre Bovet le désigne, il s'agit de Théodore Flournoy qui ne fut pas simplement un bon propagandiste de la psychanalyse, mais qui découvrit en même temps que Freud, par d'autres voies, certains processus psychiques. Avec lui s'effectue précisément la rencontre entre l'inconscient et la création mythopoiétique, entre le rêve et le ludique, là où la scientificité se mue « en roman », comme le dit très justement Michel de Certeau à propos de Freud[10]. Or il faut le dire, cette contribution helvétique fut elle aussi ignorée, voire étouffée, peut-être à cause d'un abord uniquement médical de la psychanalyse, mais surtout à cause d'une singulière conception de la science.

Reste maintenant à formuler une remarque qui, pour être préalable, n'en est pas moins essentielle. Chaque psychanalyste qui entreprend actuellement un travail sur

l'histoire de la psychanalyse semble devoir se défendre d'être appelé *historien ;* chacun proteste qu'il demeure avant tout psychanalyste, même s'il contribue à l'écriture d'une histoire. C'est ainsi qu'en voulant parler histoire, sans faire d'histoire et sans souscrire aux règles élémentaires de cette approche, certains psychanalystes sont amenés à prendre des positions peu compréhensibles ; comme celle qui fait, par exemple, dire à Mordier dans un entretien de l'*Ane:* « Mon travail prend en considération *tous* les textes parus entre 1895 et 1926 »[11]. Quelle position théorique, fantasmatique, l'autorise ainsi à risquer pareille proposition ?

L'histoire de la psychanalyse ne peut advenir qu'à partir d'interrogations particulières, fruits d'une réflexion sur ce que Freud appelle *psychanalyse appliquée*[12]. Mais cela ne doit pas mener à renier d'un trait la modestie nécessaire à toute recherche, à évacuer le fait que jamais l'histoire ré-écrite ne saurait se donner comme vérité, ni qu'un auteur en possède la légitimité par le fait qu'il croit avoir tout lu.

Arpentons pour notre part un territoire très limité [13] de cette histoire : les confins de la psychanalyse et du roman. Entre Genève et Paris, Vienne. Une pièce de théâtre comme prétexte. Genève à l'avant-garde, Paris dans l'effervescence de sa littérature, avec une psychoanalyse à la recherche de ses traducteurs en langue française.

Frankreich, la voix officielle

A vrai dire, ce n'est pas seulement la pièce de Lenormand qui nous fit rechercher quelques journaux littéraires de l'époque. Un autre hasard contribua à privilégier cette piste. En effet, pour reconstituer ce qui avait eu lieu sur le plan helvétique, nous avions été conduite à interroger les visages successifs que se composa la revue officielle de la psychanalyse viennoise, à consulter tour à tour le *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen* (1909-1914), la *Zentralblatt für Psychoanalyse* (1910-1914), et l'*Internationale Zeitschrift für ärtzliche Psychoanalyse* (1913-1937). Même si l'on se dit que cette voix officielle ne possède pas, *a priori,* la légitimité et la vérité sur ce qui se passe aux divers plans nationaux, elle n'en est pas moins une des données, non négligeable.

Or, à feuilleter ces revues, une autre évidence prit forme : en dépit de l'absence notoire d'un mouvement psychanalytique reconnu en France, la *Zentralblatt,* mais surtout l' *I.Z.P.* * avait tout de même épisodiquement sa rubrique *Aus Frankreich.* Notre curiosité fut piquée, d'autant plus que semble faire défaut, aujourd'hui encore, un intérêt pour ces revues de langue allemande qui cependant disent une part de l'histoire. La surprise fut grande de prendre ainsi connaissance de ce qui se colporte à Vienne : on y répète comme un symptôme qu'en France les voix intéressées par la psychanalyse sont celles des littéraires, les plus petites allusions à Freud par un critique ou un homme de lettres y étant soigneusement recensées !

Un littérateur davantage qu'un psychiatre

Cela, Ferenczi l'exprime dès 1910, lorsqu'il écrit son *Anatole France, psychanalyste.* Il prend déjà parti, préfère la définition de la démence que propose l'écrivain, le désigne comme « l'un des précurseurs les plus importants de la psychologie analytique », reconnaît son « travail d'analyste » accompli « indépendamment de toute connaissance professionnelle », et le compte ainsi parmi les freudiens, une compagnie qui, ajoute Ferenczi, n'est pas sans compenser largement « le mépris de certains neuropsychiatres »[14]. Une telle préférence n'est-elle pas provocante, jusque dans l'image évoquée où l'on voit monter sur le podium des précurseurs un Anatole France, alors que les sommités du monde psychologique et psychiatrique sont reléguées au dernier rang ?

Mais Ferenczi insiste : en 1922, s'il se réjouit de la parution du livre d'un jeune médecin, Raymond de Saussure, c'est pour ajouter qu'« *auparavant ce sont assurément, avant tout, les hommes de lettres qui se sont intéressés à nous* »[15]. Une année plus tard, l'argument est repris dans des termes identiques[16]. Une telle insistance a de quoi surprendre. Est-elle une lubie de Ferenczi ? Malheureusement, il n'est pas le seul de cet avis. Par exemple **,

* Nous abrègerons dès à présent l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* par *I.Z.P.*

** Dans la *Revue de la Semaine,* le très sérieux Dr J. Vinchon écrit aussi : « Seuls, les médecins français ont résisté jusqu'ici à l'envahissement mais déjà nos jeunes littérateurs et nos critiques commencent à étudier le freudisme ». J. Vinchon, « Une méthode d'exploration de l'inconscient : la psychanalyse »; 29.VII.1921, p. 625.

Claparède, prototype du scientifique, paraît être également contraint d'écrire : « Ce n'est cependant pas un psychologue de carrière, mais un littérateur, il est vrai, fort bon psychologue à ses heures, M. Paul Bourget, qui, en France, me semble avoir le mieux aperçu le génie du novateur viennois »[17].

Ne soyons pas dupe : en jouant les littéraires contre les médecins, Ferenczi comme Claparède entendent surtout souligner le retard et le manque d'intérêt des milieux médicaux, voire leur indigence, même si l'argument peut se retourner contre eux, la psychanalyse étant en effet décrétée d'autant plus dangereuse par les médecins que les profanes ont osé s'en approcher.

Un éternel premier

Prenons donc l'intérêt des littérateurs pour ce qu'il donne à entendre, sans en grossir l'importance, car il serait mensonger de faire croire que Vienne, à travers ses journaux, ne s'occupe que de littérature française ; on scrute aussi, avec ardeur et une pointe de déception, le théâtre psychiatrique ; les quelques scènes à connotation psychanalytique qui y sont jouées sont toujours diligemment relatées et interprétées par la voix officielle. Mais force nous est de constater, en accord avec Mordier, qu'il y en a bien peu. Jusqu'en 1920, dans les notices *Zur psychoanalytischen Bewegung,* la France fait silence à quelques exceptions près. Ainsi Alphonse Maeder donne véritablement l'impression de se précipiter sur le travail de Morichau-Beauchant, qu'il désigne de « premier psychoanalyste travaillant en France ». L'inconscient ayant ses frontières linguistiques, il tient à souligner que l'expérience du Français « se recoupe entièrement avec celle d'un psychoanalyste de langue allemande », mais il termine son article par l'expression d'une déconvenue en déplorant la rareté d'hommes comme Morichau-Beauchant, lui qui a l'avantage d'avoir estimé « nécessaire d'employer dans la pratique la méthode pour l'éprouver et se former un jugement propre »[18].

Tous les prétextes sont bons pour faire savoir – même en allemand – que l'on voudrait bien voir une France médicale plus curieuse de la nouvelle psychologie. A l'occasion d'un article que Maeder vient d'écrire sur le mouvement psychanalytique[19], Ferenczi lance un véritable appel

dans l'*I.Z.P.* de 1913. Il espère que tous les efforts de Maeder « pour chercher à éveiller l'intérêt des Français pour les nouveaux et surprenants points de vue de la psychanalyse » – efforts de clarté, d'adaptation mais aussi tentative pour jeter un pont avec la psychologie pré-freudienne en reconnaissant, « ce qui a toujours été fait par Freud lui-même », une certaine dette des psychanalystes envers « l'enseignement de Janet sur la dissociation du *Moi* » –, il espère donc que les louables intentions de Maeder « seront couronnées de succès et auront pour conséquence un *rapprochement entre les deux écoles psychologiques encore artificiellement séparées* »[20]. Mais au fond, il n'a pas l'air d'y croire, la résistance a des points d'ancrage trop profonds pour qu'elle ne cède, même après un article clairement exposé.

Ferenczi ne manque pas de le redire dans un très long commentaire consacré à Hesnard et Régis[21]. Leur livre *La psychoanalyse des Névroses et des Psychoses* (1914) ne trompe à l'époque personne, du moins parmi ceux qui sont avertis. Ni Ferenczi, ni Maeder *, ni même Claparède **.

* Dans une lettre manuscrite écrite en français le 31.X.1915, et envoyée à Claparède, Maeder déclare, entre autres, ceci :

« J'ai exprimé mon désir de voir paraître mon *Traumproblem* (qui est paru, non pas il y a 3 ans, mais bien au commencement de l'été 1914, peu avant la guerre, de sorte qu'il a trouvé peu d'intérêt dans les rédactions) dans les *Archives de Psychologie,* parce que j'ai acquis la conviction que *c'est de la Suisse Romande seule que doit se faire, un jour, la vulgarisation de la psychanalyse en pays latins.* Il faut pour cela qu'elle trouve là un milieu qui apprenne à la comprendre. Nulle part le terrain n'est mieux préparé ; *la France n'est pas mûre* du tout pour la psychanalyse. La psychanalyse sort toujours davantage du cadre d'une méthode scientifique d'exploration pour devenir un guide indispensable au médecin, pédagogue et dans le domaine du « human behavior ». Elle devient un art, qui se trouve avoir toujours plus de caractère national. Elle est décidément tout à fait dans la tradition de Paracelse, Rousseau, Pestalozzi. C'est tout d'abord à nous Suisses de lui fournir la matrice nutricière favorable — personne d'autre, pour le moment, n'est si bien préparé que la Suisse pour cette tâche.

« *Hélas, Les Régis-Hesnard, malgré beaucoup d'intelligence et de perspicacité, qu'ont-ils réussi à faire de la psychanalyse !* C'est de Genève que prendra peut-être un jour l'élan qui intéressera les latins et voilà à quoi je pensais en exprimant ce désir » (Manuscrit de la Bibliothèque de la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education, Université de Genève - souligné par nous).

** Dans ses *Archives de Psychologie,* Claparède fait évidemment

Ce *premier livre* * n'est donc qu'un raté, et nullement le feu d'artifice qui marquerait l'avènement de la psychanalyse sur le sol français. Tout se passe comme si la découverte freudienne n'y trouvait pas son point de départ. Nous avons certes le premier psychoanalyste désigné comme tel, Morichau-Beauchant, puis le premier livre, celui de Régis et Hesnard, mais encore en 1922 Ferenczi qualifie l'ouvrage de Raymond de Saussure de « première œuvre sérieuse d'un Français sur la psychanalyse médicale »[22]. La France semble être hantée, pour longtemps encore, par cette quête d'une origine, certains n'affirment-ils pas, repoussant cet avènement plus avant dans le temps, que le rôle de fondateur revient à Jacques Lacan, qu'il est le premier et le seul ?

Si Londres a eu Myers et Jones, Zürich Bleuler et Jung, et Genève en tout cas Flournoy, la France semble, elle, rester dans l'embarras pour trouver un père fondateur, un vrai qui aurait été aux côtés de Freud dans les temps héroïques de la grande bataille pour la psychanalyse. C'est qu'elle possédait ses maîtres à elle, dont elle aurait bien voulu qu'ils soient, eux, les tout premiers, mais cette fois avant Freud, et non après ou avec lui !

Ces quelques-uns...

Dans l'*I.Z.P.*, on scrute donc en espérant voir surgir celui qui pourrait faire souche ; on lit attentivement les productions des psychiatres, leurs traités [23] et en particulier

une recension du livre d'Hesnard et de Régis. Il le critique et prend la défense de la psychanalyse. Voici ce qu'il en écrit :

« ... l'ouvrage (...) se termine par une critique assez vive des doctrines de Freud, auxquelles R. et H. reprochent surtout d'être entachées de mysticisme et de finalisme. Ce reproche ne me paraît pas justifié. Freud a cherché à montrer que toutes les manifestations, même morbides, de l'activité humaine ont un sens caché, répondent à quelque tendance profonde. Cette manière de voir peut être fondée ou non ; elle n'a rien d'antiscientifique ». (*Archives de Psychologie,* 1915, t. XV, p. 319).

* Lorsque Hesnard donne une seconde édition de ce livre en 1922, l'*I.Z.P.* souligne ses contradictions personnelles puisque, écrit-on, l'ouvrage « d'une manière certaine en reste aux mêmes oppositions qu'en 1914, alors qu'Hesnard, induction faite d'après d'autres propos tenus, a réalisé personnellement des progrès dans la compréhension et la reconnaissance de l'analyse », in *I.Z.P.*, 1923, p. 112.

leur revue, l'*Encéphale*[24]. Une étude circonstanciée de ces diverses recensions pourrait être bénéfique à la compréhension des tiraillements entre Vienne et Paris, contentons-nous pour l'instant de constater qu'on y relève, presque à chaque fois, l'absence de références freudiennes[25]; quant à l'étiologie, on souligne à maintes occasions l'impossibilité pour la psychiatrie française de se détacher de la vieille théorie de la dégénérescence[26], enkystée qu'elle est dans l'explication physiologique. On s'étonne d'une telle persistance, attribuée au manque d'intérêt des Français pour les ouvrages scientifiques étrangers. « Ils ne se tiennent pas au courant », est-on obligé de conclure.

Freud était-il donc à ce point méconnu en France ? C'est ce que l'on soutenait et que l'on assure aujoud'hui encore. En 1921, Claparède l'écrit : la psychanalyse y aurait été « somme toute plus ignorée que critiquée »*. Le Dr Francis Heckel argumente tout le contraire : ils la connaissent depuis longtemps et savent de quoi ils parlent lorsqu'ils la rejettent**. En effet, si nous prenons le IV^{ème} Congrès international de psychologie qui se tient en 1900 à Paris, un certain Dr Jean-Paul Hartenberg, directeur de la *Revue de psychologie clinique et thérapeutique* aborde déjà la conception freudienne de la névrose d'angoisse***,

* Le 5 décembre 1920, Claparède publie son introduction à la première traduction française d'une œuvre de Freud dans la *Revue de Genève*. Dans cet avant-propos, il s'en prend à la résistance extraordinaire que rencontrent les théories de Freud dans les milieux médicaux français, et il prend à parti en particulier le Dr F. Heckel. Ce dernier envoie à la *Revue de Genève* une lettre virulente. Et c'est dans sa réponse que Claparède évoque cette hypothèse d'une ignorance plutôt que d'une critique. Cf. *Revue de Genève,* 1920, p. 317-319.

** Le Dr HECKEL écrit en effet ceci : « Nous connaissons la Psychanalyse depuis longtemps et assez de spécialistes, ne fût-ce que ceux d'origine alsacienne, comme moi-même, lisent l'allemand, pour s'être mis au courant de bonne heure, et avant même l'exposé assez complet de Régis et Hesnard (qui, entre parenthèse, sont moins férus de Freud que M. Claparède le laisse supposer).», in *ibid.*

*** Dr J.-PAUL HARTENBERG, « Conception psychologique de la "névrose d'angoisse", in *IV^{ème} Congrès international de psychologie,* Alcan, Paris, 1901, p. 518-519.

C'est le même Hartenberg qui, 23 ans plus tard, déclare sans ambage que la psychoanalyse est un « tissu de sottises, d'obscénités et d'erreurs », lui déniant d'autre part « toute valeur scientifique ». (*Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française,* XXVII^{e} session, Besançon, 2-7 août 1923, p. 58.

en commençant ainsi son exposé : « En 1895, Freud, de Vienne... ». Mais à lire ces productions médicales, on comprend facilement que les hypothèses physiologiques avec lesquelles les psychiatres de l'époque travaillent, les empêchent littéralement d'entendre quoi que ce soit de la rupture opérée par les découvertes freudiennes. L'on se rend compte que cette faculté revenait inévitablement à d'autres, mieux préparés à l'écoute – littérateurs, spirites, pédagogues ou pasteurs.

Mais, pourrait-on insister, n'y en avait-il pas quelques-uns, parmi les neurologues et les psychiatres, qui soient tout de même reconnus par la voix officielle ? Selon notre estimation mais sans garantie d'exhaustivité, il y a bien peu, et aucun d'une stature exceptionnelle ou ayant l'envergure d'un créateur*.

Sur le plan scientifique

L'*I.Z.P.* ne se contente d'ailleurs pas de constater l'absence, ou de pointer le silence. Dans les années 1920, une grande question l'agite : mais pourquoi donc la France médicale résiste-t-elle ? A Vienne, on n'élude point le problème, on cite même les détracteurs, toutes les fadaises et oppositions diverses qui meublent les esprits de ce temps-là. Si l'on peut montrer un intérêt presque amusé pour cette résistance, c'est que la France est en retard sur d'autres pays, et que Vienne en a déjà par conséquent

* Au début, évidemment, c'est à Morichau-Beauchant que revient la palme, puisque, fait rarissime, un de ses articles *Homosexualité et Paranoïa* est traduit en allemand par Otto Rank et trouve une place dans la Zentralblatt de 1911-1912 (t. II, p. 174-176). On consacre beaucoup de pages à Régis et Hesnard, mais ceux-là sont plus traîtres que propagandistes. Le livre *Le Sommeil et le Rêves* de Vaschide (Flammarion, 1911) est largement commenté par un certain Dr A. Winterstein (*Z.P.*, 1911 - 1912, t. II, p. 138-141). Cependant, parmi les médecins, il faut attendre 1921, pour rencontrer Laignel-Lavastine et Vinchon (*I.Z.P.*, 1921, p. 373), et 1922, pour que l'on consacre au Dr Dupré une nécrologie, signalant du même coup un de ses élèves, le Dr Trépsat et son article dans l'*Encéphale* de 1920 (*I.Z.P.*, 1922, p. 389). De Saussure avait lui retenu Logres et Mignard (*I.Z.P.*, 1921, p. 369). Puis c'est au tour du Dr Raoul Mourgue (*I.Z.P.*, 1922, p. 103), et du Dr Lhermitte, élève de Dupré, d'être remarqués comme réjouissantes exceptions dans le monde de la neurologie (*I.Z.P.*, 1923, p. 112-113).

démonté les rouages. On s'en étonne * pourtant ; l'aspect répétitif du phénomène exaspère.

L'*I.Z.P.* donne donc place à ceux qui opposent, contre les détracteurs français, des arguments rationnels et portent le débat sur le plan de la science. On fait écho au combat mené par Claparède, qui toujours défend la psychanalyse comme « une hypothèse méritant d'être prise en considération » et ayant « légitimement le droit de règner jusqu'à ce qu'une théorie meilleure la détrône »[27]. Entre autres, face au reproche français que la psychoanalyse n'apporte rien de nouveau **, Claparède recourt dans son introduction *Freud et la psychanalyse* à l'histoire des sciences, compare Freud à Newton, argumente sur le plan de l'épistémologie de la découverte scientifique ; Raymond de Saussure peut alors, dans l'*I.Z.P.*[28], inviter les Français à lire cet article pour enfin comprendre que s'il y a dette, il y

* En 1923, dans une rubrique *Frankreich* non signée – peut-être est-elle de Ferenczi ? – le commentateur nous fait partager son étonnement. Après avoir constaté que depuis un an – date de la dernière rubrique consacrée à la France – « la psychanalyse semble avoir gagné du terrain, en France, notamment dans le cercle médical » et après avoir mis au compte de ce regain d'intérêt tout à la fois deux des traductions françaises de l'œuvre de Freud et la nouvelle parution du livre de Régis et Hesnard, ce commentateur écrit ceci : « Qu'en même temps, la Faculté de Paris ne consente que peureusement, et sous l'emprise de résistance, à prendre en compte la psychanalyse, peut *nous étonner* quelque peu, alors que l'influence de Janet sur l'école psychologique du Collège de France persiste encore, et que de plus – comme le montrent presque toutes les publications sur la psychanalyse – en France, outre les résistances habituelles, intervient encore, comme aggravation considérable, *l'orgueil national* ». (*I.Z.P.*, 1923, p. 112, souligné par nous).

** Si un tel reproche fut avancé par le opposants dans tous les pays, en France – pour autant que nous puissions en juger – l'on s'est souvent surpassé. Comme l'exprime R.O. Frick (in *Feuille d'Avis de Neuchâtel* du 7.XII.1922), ce que l'on ne peut nier parce que cela crève les yeux, on en diminue l'importance en déclarant que Freud ne l'a pas inventé mais simplement pris aux savants français. C'est ainsi par exemple que Gaston Rageot, dans un article du *Temps* que signale d'ailleurs l'*I.Z.P.* (1923, p. 113), déclare : « Freud et ses élèves n'ont fait que proclamer avec éclat et naïveté ce que chez nous on faisait depuis longtemps avec rigueur et discrétion » et il finit par donner cette définition : « *Le Freudisme, ce sont deux ou trois idées françaises clichées* » (« La mode intellectuelle. Le freudisme », 25.XI.1922). Evidemment avec un tel raisonnement, tout ce qui n'est pas pris aux Français, est rejeté comme immoral et faux.

a aussi nouveauté, et reconnaître avec Claparède que le savant autrichien est bien « le premier à rassembler ces observations incohérentes dans une suite d'hypothèses fructueuses »[29].

A l'époque, plus d'un auteur pose la pertinente question des origines de la découverte psychanalytique, une question depuis lors trop souvent mise de côté au profit d'une conception a-historique où Freud apparaît comme le créateur *ex nihilo* de sa théorie. « Rien ne naît de rien, ne se crée de toutes pièces », écrit Baudouin dans la *Feuille* du 26 octobre 1919, et il cite comme précurseur Charcot, Janet, mais aussi Schopenhauer et le Nietzsche de *Humain, trop humain,* et de la *Généalogie de la morale.* « Tout cela, ajoute-t-il, c'est déjà de la psychanalyse avant la lettre. *Mais c'est à Freud qu'il appartient d'avoir fait jaillir l'étincelle* »[30].

Porter ainsi le débat sur le plan scientifique, comme le fait Baudouin, Claparède et de Saussure, a quelque mérite face aux passions déchaînées, mais à Vienne, l'on sait surtout que le résistance a d'autres origines et que précisément la psychanalyse peut y apporter quelque éclairage. C'est ainsi que l'*I.Z.P.* publie de larges extraits d'un étonnant article de 1922[31].

Une haine inconsciente

Cet article signé par R.O. Frick paraît dans la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* sous le titre accrocheur *Pourquoi on repousse la psychanalyse en France*[32]. Son originalité réside en ce que Frick a précisément recours à la psychanalyse pour tenter d'expliquer la résistance extraordinaire des Français. « A l'origine de la répulsion qu'on éprouve à l'égard de la psychanalyse, écrit-il, on trouve non un argument logique, mais bien *un sentiment irrésistible* dont on observe, du reste, la manifestation dans beaucoup d'autres domaines ». Et voici comment il en restitue le scénario : la renommée de la science allemande a éveillé dans beaucoup de cœurs français deux sentiments : « l'*envie* et sa conséquence naturelle : la *haine* de la science allemande ». La guerre étant venue, ces sentiments furent légitimés, mais lorsqu'elle fut terminée, on « se rendit compte de ce que cette jalousie avait de peu reluisant et on la repoussa avec indignation de sa conscience ». Et qu'arriva-t-il ? s'interroge

Frick. « Précisément un phénomène qu'a révélé Freud et que nient les Français. Cette envie, cette haine devenues inconscientes n'en subsistèrent pas moins et, du subconscient où elles se sont refugiées, elles empêchent la conscience de juger impartialement ce qui vient d'Allemagne ». Un refoulement collectif, en somme, qui serait une très belle preuve, ajoute-t-il, de la véracité de la théorie freudienne. Et « voilà pourquoi les Français, non seulement rejettent avec véhémence la *théorie du refoulement,* mais encore se fâchent tout rouge si on met en doute leur impartialité dans la question ». Après d'autres développements, Frick conclut : cet acharnement des Français contre la psychanalyse « est l'indice d'une résistance inconsciente dirigée contre les théories de Freud ». « Je n'ai, dit-il, rencontré jusqu'ici aucun Français ennemi de la psychanalyse qui puisse en discuter froidement. Or Freud a précisément montré que l'action subconsciente d'un sentiment refoulé a souvent pour effet d'enlever tout sang-froid au sujet lorsque se présentent des questions en rapport avec ce sentiment refoulé ».

Nous n'insisterons pas sur cet élément d'une politique refoulée. Retenons cependant ceci : c'est à son propos que nous avons rencontré chez certains auteurs les plus flagrantes contradictions. Par exemple, si Gaston Rageot avoue « qu'il n'y a rien de plus ridicule que le nationalisme scientifique », il n'en qualifie pas moins la théorie freudienne de « très vaste construction à l'allemande »*.

* in *Le Temps,* 25 novembre 1922.

Pour donner un exemple de la violence des propos de l'époque, nous citons un passage de la réponse de Claparède au Dr Heckel. Ce dernier ayant assuré qu'il avait essayé la méthode thérapeutique de Freud « sur ses propres patients », Claparède lui rétorque :

« Le Dr Heckel nous dit enfin qu'il a essayé "pendant des années" sur ses propres patients la méthode thérapeutique de Freud. Est-il sûr de ne pas se faire illusion ? Il a écrit en effet dans son livre : "Si le tact et la discrétion sont inconnus des Austro-allemands, il n'en est pas de même dans les nations civilisées où l'application de ces procédés a rencontré une résistance prohibitive". Je ne puis me résoudre, ajoute Claparède, à croire que le Dr Heckel n'appartienne pas à une nation civilisée ». *Revue de Genève,* 1920, p. 317-319.

Ce qu'en interprète Freud

Si l'*I.Z.P.* ne manque pas une occasion pour souligner, entre autres, l'emprise d'un orgueil national qui aggrave encore les résistances habituelles, Freud reste-t-il de son côté silencieux ? On connait ses prises de positions dans des ouvrages tels l'*Histoire du mouvement psychanalytique* (1914) ou *Ma vie et la psychanalyse* (1925) ; nous n'y reviendrons pas[33]. Dès 1907, il semble, lui aussi, s'être fait une opinion : « L'obstacle chez les Français est essentiellement de nature nationale », dit-il à Jung[34]. Un argument qu'il reprend lors de la visite en 1923 d'un Français, Raymond Recouly ; la scène, rapportée par ce dernier dans un article du *Temp*[35], ne manque pas d'intérêt. Freud aurait dit à Recouly, « parlant des commencements de sa découverte », que « le point de départ se trouve dans les leçons de Charcot à la Salpêtrière », et il lui aurait aussitôt désigné « la célèbre gravure de Charcot, *La Leçon à l'Hôpital,* qui orne, à la place d'honneur, un des murs de son cabinet ». Puis, tout naturellement, ils en seraient venus à parler des congrès, de la revue de psychanalyse créée, des élèves dispersés dans le vaste monde, ancien et nouveau... Et c'est à ce moment de la conversation que Freud aurait déclaré :

« C'est en France que j'en ai le moins, remarque-t-il. C'est dans votre pays que mes théories ont été le moins étudiées et divulgées.

– Comment l'expliquez-vous ? lui dis-je.

– Je n'en sais trop rien. Je crois que les raisons en sont multiples. Peut-être la politique n'y est-elle pas étrangère.

– Je puis vous assurer qu'il n'en est rien, lui dis-je avec énergie. Il n'y a pas de pays au monde où l'on soit aussi prêt que chez nous à accueillir les idées du dehors, d'où qu'elles viennent. D'ailleurs on a beaucoup parlé de vos doctrines, ces derniers temps. Un certain nombre de livres, d'études, d'articles leur ont été consacrés.

– J'entrevois une autre explication, ajoute-t-il. Comme mes théories, au début tout au moins, se rattachaient à celles de votre grand Charcot, les Français ont été moins soucieux d'en suivre, sur une terre, dans un esprit et dans une langue étrangers le développement, ils se sont contentés du développement que ces idées avaient pris chez vous.

Freud a trouvé cette explication séance tenante et comme en se jouant. J'ai l'impression qu'il l'a trouvée surtout pour me faire plaisir ; pour peu qu'il eut cherché ailleurs, il en aurait très aisément trouvé une autre, très différente, sinon opposée »[36].

Cette scène prend encore plus de relief lorsqu'elle est superposée à celle que raconte Claparède[37]. Deux ou trois ans avant la guerre, il avait été voir le Maître, qui eut un *geste :* celui de désigner un rayon de sa bibliothèque pour constater : « Pas une seule traduction française ! », et *un étonnement :* il avait pourtant, lui, reconnu sa dette envers *Charcot.*

De toute part, que ce soit l'*I.Z.P.,* Ferenczi ou Freud, on souligne que la dette est reconnue, dite, écrite : le grand Charcot n'est point oublié par les freudiens ; alors pourquoi tant d'ingratitude de la part des savants français ? Freud semble du reste se divertir de cette dette qui n'est pas payée en retour ; sollicité pour une production par *Le disque vert*[38] – une revue littéraire qui lui consacre en 1924 un numéro entier –, il envoie une lettre destinée à la publication ; la voici :

AU DISQUE VERT

Vienne, 26-2-1924

« Des nombreux enseignements que me prodigua en son temps (1885-1886) Maître Charcot, à la Salpêtrière, il y en a deux qui m'ont laissé une impression bien profonde : c'est qu'on ne doit jamais se lasser de considérer toujours à nouveau les mêmes phénomènes (ou d'en subir les effets) et qu'on ne doit pas se soucier de la contradiction la plus générale quand on a travaillé d'une façon sincère ».

Freud

Une manière élégante, en somme, de rappeler aux Français que *lui* est plus fidèle qu'eux : cela ne manque pas d'humour !

Mais l'élaboration théorique de ce qui se passe en France, il faut la chercher dans un article que Freud écrit en 1925, et qui paraît en français dans *La revue Juive,* publiée à Paris. Son titre : *Résistances à la psychanalyse.* Dans le chapeau qu'il rédigea pour accompagner la publi-

cation de ce texte dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*[39], Guy Rosolato s'interroge : « Faut-il y voir quelque intention de la part de Freud ? ». A quoi il répond : « J'en ai la conviction ». C'est pour notre part une certitude : Freud reprend dans ce texte, pour les retravailler et leur donner leur assise théorique, toutes les questions que l'on trouve posées dans l'*I.Z.P.* à propos de la France.

Par exemple, si Freud exprime presque à la fin de son article, une difficulté supplémentaire, celle de ne pouvoir se faire « une opinion indépendante en matière d'analyse quand on n'en a pas fait l'épreuve par soi-même ou encore sur d'autres », parce que cela exige « une technique spéciale et très subtile qu'on n'était pas en mesure d'acquérir pratiquement » jusque-là [40], l'auteur de la rubrique *Frankreich* l'exprime déjà en 1923 lorsqu'il retient, de ces lectures françaises, cette impression : « La plupart des auteurs qui s'en sont occupés, et l'ont ainsi critiquée, ne la connaissent pas ou mal, ils n'en connaissent ni le commencement ni le développement, et encore moins le riche matériel sur lequel elle s'appuie, ou la technique qu'ils n'ont guère essayé de mettre, pratiquement, à l'épreuve »[41]. De l'*I.Z.P.* à Freud, il y a un même constat, une identique interprétation ; en l'occurence, l'absence d'une réelle pratique analytique : ils y répondent par l'envoi d'ambassadrices chargées d'analyser les autochtones, que se soit Sokolnicka à Paris ou même Spielrein à Genève, une tactique qui ne réussit d'ailleurs que bien partiellement.

Bélise et Philaminte

Ce triste panorama dépeint, l'on peut se demander qui aura le pouvoir d'éclaircir le ciel assombri. Nous répondrons abruptement peut-être : les *salons* et la *rumeur publique*. Ce serait en effet, dit-on, sous leur influence que les médecins furent obligés de s'occuper plus attentivement de la psychanalyse. Voici une origine bien singulière, en tout cas l'hiver 1922 fut appelé par plus d'un, et en particulier par Jules Romains : *La saison Freud*.

A en croire plusieurs voix reprises par l'*I.Z.P.*, l'hiver 1922 vit à Paris « le mystérieux arbitre des élégances intellectuelles qui met à la mode, pour toute une saison, une philosophie comme un chapeau, décréter que rien ne serait mieux porté, cet hiver, que la psychanalyse du Dr

Freud »[42]. Ainsi l'écrit un auteur anonyme dans le journal *Le Temps*. « Bélise et Philaminte, constate-t-il, vont pouvoir abandonner les dissertations sur le relativisme d'Einstein, décidément trop fatigantes et se lancer dans l'étude beaucoup plus alléchante du complexe d'Œdipe, de la dissertation des rêves et du narcissisme enfantin ».

Qu'Einstein précède Freud et que Freud remplace Einstein dans les salons parisiens, a de quoi faire sourire lorsqu'on connaît la relation entre ces deux Juifs, entre ces deux théories. *Après la relativité, les tendances refoulées.* La psychanalyse semble brusquement devenir une mode, Baudouin qui fréquente régulièrement les milieux littéraires, note dans son carnet de route, en date du 19 octobre 1922, qu'il rencontre Georges Duhamel et qu'avec lui il est question de la psychanalyse : « on commence, souligne-t-il, vraiment à s'apercevoir de son existence à Paris »[43]. Elle est l'affaire des salons, où ces dames « content leur dernier rêve, en caressant l'espoir qu'un interprète audacieux y va découvrir toutes sortes d'abominations »[44]; au point que ceux qui veulent en parler sérieusement, cherchent à n'être pas confondus avec la foule : eux ne cèdent pas à l'engouement, ils ne font pas chorus avec ces voix-là. Cette défense, nous la retrouvons encore en 1924. Dans une lettre écrite à Claparède afin de lui demander une contribution pour *Le disque vert* consacré à Freud, Franz Heller lui expose ainsi son projet : « Nous voulons réunir pour la *première* fois – *et en dehors de tout snobisme* – un certain nombre d'études et d'opinions des sommités de la science et de la littérature, sur la psychoanalyse et son influence, notamment dans le domaine littéraire »[45]. De telles précautions oratoires n'attestent-elles pas sans contredit la prégnance de la chose dont on se défend ?

Mais il y a plus : ce serait sous la pression de la rumeur publique et des salons que les revues spécialisées et les savants français auraient cédé. Jules Romains est virulent à ce propos, écoutons ce qu'il écrit :

« (...) Enfin les revues spéciales, après avoir, pendant vingt-cinq ans, omis de constater l'existence de Freud, se donnent le ridicule de le découvrir, de discuter hâtivement ses thèses, ou, ce qui est plus touchant, de les admettre comme la chose la plus naturelle du monde.

«(...) Nos spécialistes, nos savants, nos informateurs qualifiés sont aujourd'hui comme hier beaucoup trop lents

à s'apercevoir de ce qui se passe hors de chez nous. Les uns pèchent par paresse, d'autres par suffisance, d'autres par mauvaise foi. S'ils avaient la fermeté de "tenir le coup" jusqu'à la fin, leur attitude ne manquerait pas d'une certaine élégance. (...) Mais non. Un beau jour, ils lâchent pied. Ils cèdent à la vogue, comme à une panique. Ils ont ignoré et dédaigné tout le temps qu'il y avait mérite à connaître et à estimer au juste prix. Leur aveuglement cesse soudain sur une sommation de l'opinion commune. L'Institut s'ébranle, trois mois après Je sait tout[46].

Cette sommation de l'opinion commune a dû en effet être un véritable catalyseur. En tout cas, depuis 1922, et l'*I.Z.P.* l'atteste, la psychanalyse gagne du terrain, *même* dans les milieux médicaux. Les ouvrages la concernant se multiplient. Raymond de Saussure en fait les recensions dans la revue officielle, et ce sont les noms de Adam, Bradby, Claude, Codet, Halbwachs, Hesnard, Laforgue et Allendy, Minkowski, Pichon, Sisteron, Varendonck, Vinchon qui défilent[47]. C'est l'effervescence.

La puissance d'une telle pression est encore attestée *a contrario* par la tentative médicale de récupérer « le morceau » en désignant à très haute voix le danger que constitue la psychanalyse aux mains des profanes*. La

* Un exemple nous est fourni par l'intervention de Laignel-Lavastine au Congrès de Besançon de 1923, et qu'il intitule : *Freud, Freudisme et Freudiens.* Il y a selon lui, les bons et les mauvais adeptes. Les bons sont « les médecins consciencieux et avertis, plus ou moins disciples de Freud, et qui cherchent à appliquer en toute bonne foi les idées du maître ou des idées dérivées de sa conception première, pour le plus grand bien des malades et l'avancement de la médecine » (p. 134). Les mauvais sont par contre les freudistes, c'est-à-dire les « sectateurs non médecins du Freudisme, philosophes, littérateurs, pasteurs, instituteurs, institutrices, bas-bleus, étudiants non médecins, infirmières, masseuses, vieilles filles en quête d'occupation etc., qui ont été attirés par le Freudisme pour des motifs multiples, qui peuvent en tirer des effets heureux au point de vue littéraire, philosophique ou social, mais qui parfois aussi s'en servent comme de véhicule à des idées érotiques, y cherchent un moyen facile de succès auprès des foules, ou en profitent pour faire de l'exercice illégal de la médecine, qui peut avoir les pires conséquences pour le malade et, par ricochet, pour le bon renom de la psychanalyse et de Freud lui-même » (p. 134-135).

manœuvre est politique, elle n'est pas particulière à la France, un identique phénomène s'est passé par exemple à Zürich dans les premiers jours de 1912*, mais elle témoigne que la psychanalyse est effectivement redevable aux profanes d'avoir pour une part, une part certaine même, forcé les savants à s'en préoccuper.

1921. Le lyrisme et le moi profond

Après ces divers détours par la scène psychiatrique et celle des salons, retrouvons le premier décor que nous voulions fouiller, celui où se célèbrent les épousailles du monde littéraire français et de la psychanalyse, du moins tel que Vienne l'arrange ; en nous contentant d'étudier les articles signalés par l'*I.Z.P.* sans chercher à restituer l'ensemble du climat de l'époque, nous tracerons une image fragmentaire, mais insolite, où s'exprime surtout l'espoir d'un renouvellement par la psychanalyse d'un roman français trop contraint par un « descartisme ». Demeure cependant une interrogation : *comment à Vienne put-on être aussi attentif à des références qui nous paraissent aujourd'hui si mineures ?*

C'est en 1921 que l'on signale l'une d'elles dans la rubrique des *Neuerscheinungen*. Elle est là parmi d'importantes nouveautés ; outre un livre *Jenseits des Lustprinzips*, on présente aussi « la première traduction française de Freud *Origine et développement de la psychoanalyse* ** et

* Nous consacrerons une étude entière à ce délicat problème qui, comme un symptôme, ne cesse de réapparaître dans le mouvement psychanalytique. Il suffit d'évoquer les années 1928, où en Suisse s'opère une scission de certains médecins pour former une *Société Médicale Suisse de Psychanalyse*, et où à Paris, ainsi que le note Baudouin, « *L'évolution psychiatrique*, à la faveur d'une réorganisation, s'arrange à éliminer de son sein les non-médecins » (*Carnet de route*, t. X. (B), 23 mars 1929).

** Mentionnons ici non pas une coquille mais une transformation habituelle à l'*I.Z.P.* : le titre exact de l'introduction de Claparède comme de la traduction comporte le terme : *la psychanalyse* (« Orirne et développement de la psychanalyse » et « Freud et la psychanalyse ») ; non, comme le reformule l'*I.Z.P.* : *la psychoanalyse*. Ouvrons du même coup une parenthèse pour considérer la rude bataille qui eut lieu autour d'une dénomination : *psychoanalyse* comme le veut Freud ou *psychanalyse* ? Nous connaissons déjà la réponse, la langue allemande s'en est tenue à *die Psychoanalyse*, la langue française a choisi l'autre terme, mais nous avons perdu

son introduction par Claparède *Freud et la psychoanalyse* »[48], traduction et introduction étant récemment parues dans *La Revue de Genève.*

le contexte et l'enjeu d'une telle différence qui n'a rien à faire avec un banal problème de traduction. Disons que toute fidélité a ses méprises, et toute histoire ses pertes de mémoire.

Nous avons entrevu l'importance « théorique » de cette élision lors du dépouillement des *Archives de Psychologie* publiées à Genève par Claparède et Flournoy. Il faut entendre que cette revue apparaît à différentes époques comme l'organe possible d'une diffusion et d'une vulgarisation de la psychanalyse dans les pays de langue française. Pour Freud, l'espoir se cristallise dans les années 1907-1908. Pour les Zürichois, après 1913. Dès lors, ce qui est publié dans cette revue entre 1913 et 1920 est tout particulièrement intéressant, pour comprendre par exemple si Genève suit Jung en la matière. Or, dans ce contexte, s'opère un signifiant changement : en 1919, la rubrique consacrée aux travaux freudiens s'intitule *psychanalyse* alors qu'en 1913 encore ils sont regroupés dans la rubrique *psychoanalyse.* Un tel changement n'est-il pas l'indice d'autre chose ? A chercher un peu, il apparaît effectivement qu'entre Zürich, Genève et Vienne se poursuit durant de très longues années une âpre lutte, et que, hypothèse formulable, *le terme psychanalyse est pour Vienne un indice de « jungisme » !*

En 1908, entre Jung et Freud, une première passe d'armes. L'enjeu : la dénomination du *Jahrbuch.* Il serait trop long de restituer toutes les phases de leur joute ; disons seulement qu'après le congrès de Salzbourg, Freud propose à Jung le titre suivant : *Jahrbuch für psychosexuelle und psychoanalytische Forschungen* (*Correspondance,* t. I, p. 216). Introduire du sexuel dans l'intitulé d'un titre devait relever de la provocation lorsqu'on sait, comme Freud, le souci des convenances de Jung et de Bleuler. Ces derniers n'y souscrivent évidemment pas et avancent une autre formulation ; à cette occasion, Jung ajoute dans sa lettre à l'adresse de Freud : « que pensez-vous du hiatus Psycho-analysis ? Pourrais-je connaître vos raisons ? » (p. 216). Freud cède sur le sexuel, et argumente : « J'écrirai *Psychoanalyse* sans séparation » (p. 218). Jung est d'accord sur la nouvelle formulation de Freud, mais il apporte une dernière modification : au lieu du *psychoanalytische* freudien, il écrit *psychanalytische* (p. 219). Pour l'instant, Freud est gagnant, le *Jahrbuch* ne cède pas à l'élision ! Il l'est encore après le voyage en Amérique qu'ils réalisent ensemble en septembre 1909, puisqu'une petite note (p. 327) signale que Jung utilise à partir de ce moment le terme de *Psychoanalyse* alors que jusque-là il s'en était tenu à l'élision : un changement pour le moins transférentiel ! Allait-il cependant retrouver son terme préféré lorsque se profila une possible séparation ? L'augure aurait été trop beau, Jung évite le piège par une abréviation ψ α.

Voilà ce que l'on trouve en parcourant leur correspondance. D'autres indices témoignent d'une intense activité autour de cette élision après 1912. Prenons l'exemple de Pfister qui écrit un gros ouvrage « *Die psychanalytische Methode* », naturellement restitué

Donc, au même rang que ces *Neuerscheinungen* et d'autres encore, l'*I.Z.P.* annonce la parution de « *L'esprit nouveau,* une nouvelle revue bimensuelle éditée par Paul

dans la *Zentralblatt* sous le titre *Die psychoanalytische Methode* (t. II, 1913, p. 297). Freud y fait une préface où il utilise son terme, alors que Pfister s'en tient au sien. En 1920, ce dernier persiste encore, mais chose tout à fait étonnante, dans sa correspondance avec Freud, il recourt à chaque fois au terme préféré par le maître : quel plaisir conforme voulait-il donc lui donner à lire ?

Nous pourrions ainsi multiplier les exemples de la résistance de Freud et de la revue officielle à l'introduction en allemand comme en français de la petite différence. Le plus souvent, on reformule le terme et on ne le laisse passer que dans les auto-recensions des auteurs suisses, car ce sont bien Bleuler, Maeder, Claparède, Pfister, Flournoy, Baudouin qui utilisent le terme honni. On retrouve même, dans l'*I.Z.P.* de 1913 sous sa rubrique *Sprechsaal* (Parloir) un curieux texte d'un philologue, le Dr E. Sachs, pour justifier l'emploi du *a-o* sur son rival. Un texte pour le moins symptômatique car l'enjeu est ailleurs. En voici un extrait : « On a soulevé plusieurs fois, ces derniers temps, la question de savoir si le terme psychoanalyse ou celui de psychanalyse était la forme correcte. Si l'on voulait s'en tenir aux principes de la composition du grec ancien, il faudrait dire psychanalyse (...). Mais il n'y a aucune raison de se référer au grec ancien pour une expression moderne qui désigne une chose tout à fait nouvelle ; de plus, du point de vue strictement philologique, il n'est pas, à mon avis valable – si notre sens de la langue ne l'exige – de modifier des vocables que nous créons, même s'ils dérivent en partie d'une langue ancienne ». Mais Sachs va tout de même se référer au grec ancien pour tenter de justifier, par analogie, psychoanalyse ; il finit par la mettre sur le même pied – proximité peu aristocratique – que des mots comme pseudo-apôtre, thermoélectrique ou archiépiscopat ... (p. 100, traduit par Jeanne Moll).

En France, on semble sur ce plan être plus freudien, mais ce n'est là qu'une méprise de plus. En effet, Hesnard préfère psychoanalyse parce que l'autre terme serait un germanisme ! C'est du moins ce que laisse entendre une intervention d'un Bâlois au Congrès de Besançon, et qui, lui, désigne Forel comme l'auteur de la bienheureuse élision (*op. cit.,* p. 71). Confusion des langues, confusion des origines. Qui est à la source de l'élision, symptôme d'une différence déviationniste ? Forel, Jung ou même Bleuler ? Peu importe. Mais n'est-il pas cocasse que nous autres francophones nous nous retrouvions – sans le savoir évidemment – autour d'un terme auquel Freud résista longtemps, et que la langue allemande refuse aujourd'hui encore ! Inutile d'insister également sur le registre qui nous permettrait d'envisager autrement cette bataille pour un *o,* car ne soyons pas dupe, entre Freud et Jung, il ne s'agit ni de grec ancien ni d'euphonie ; Freud, en refusant l'élision, ne peut perdre une lettre en regard d'un autre homme qui finit par céder et qui garde – provisoirement – la lettre !

Dermée », et qui « contient dans son premier numéro un travail se référant à la psychanalyse »[49].

En effet, Paul Dermée écrit, dans la revue internationale d'esthétique qu'il vient de créer, un article consacré à la *Découverte du Lyrisme,* qui traite, en partie, de la compréhension de l'art par la science moderne. Il se réfère à Descartes de qui semble découler « le goût très français des idées claires », à Ribot et à Janet. L'« automatisme psychologique » est au premier plan et c'est là, au passage d'une description de l'état d'équilibre psychologique de l'homme civilisé adulte, que Dermée fait rapidement allusion à la censure de Freud. La citation n'est pas bien longue, elle cautionne surtout un engouement pour le lyrisme « chant de notre vie profonde, instinctive, affective et passionnelle ». Mais on sent affleurer une opposition entre une intelligence raisonneuse et normative qui s'adapte à la réalité, et un « flux lyrique » qui se transforme en œuvre d'art, un flux dont Dermée tente d'enlever aux psychiatres l'anormalité. C'est comme si la psychanalyse venait à point nommé pour décaper la littérature française d'une empreinte par trop rationalisante et pour faire éclater la surface des mots. L'article n'est pas extraordinaire, mais s'y dessine déjà un paysage où se retrouvent psychanalyse et poésie, avec cependant une singularité : l'intelligence est certes déboutée mais la référence à la psychanalyse vise toujours et encore une compréhension et un usage : *comment appliquer ?* Autrement dit, comment faire consciemment la place à l'inconscient, avec ce que cela comporte de pédagogie sous-jacente et de réification possible de la découverte freudienne ?

1922. Les savants à lunettes et les poètes

C'est une année plus tard que, pour la première fois, s'étale en toutes lettres dans la rubrique *Zur psychoanalytischen Bewegung,* un *Aus Frankreich :* dans ses trois pages, douze lignes sont consacrées à un article du Dr Raoul Mourgue dans l'*Encéphale,* le « reste » à l'écrit de Jules Romains, *Aperçu de la psychanalyse*[50] et à l'événement suscité par la représentation genevoise et parisienne du *Mangeur de rêves* de Lenormand.

L'auteur anonyme de la rubrique – que l'on peut supposer être, d'après le style, Sandor Ferenczi – donne un résumé circonstancié de l'écrit de Romains et en traduit

même de larges extraits où parfois, d'une langue à l'autre, se glisse son désir. C'est ainsi qu'il traduit le « cet hiver – ci sera, je le *crains,* la saison Freud »[51], par un « Dieser Winter wird, *so glaube ich,* die Freud-Saison »[52]: fallait-il à Vienne que l'on soit impatient pour asseoir une croyance en lieu et place d'une crainte, alors qu'à Paris, Romains s'effrayait surtout que Freud, après Einstein, fût mis à la mode des salons...

Cet article mérite d'ailleurs la place importante qu'on lui consacre. A Vienne, on dut même être étonné, tant l'argumentation de Romains néglige les habituels nœuds français de résistance : enfin *quelqu'un,* a-t-on dû dire, qui comprend les points essentiels de la rupture freudienne. Loin de nous l'intention de surévaluer cet écrit, bien qu'il ne nous déplaise pas de renverser une tendance où, armé d'une référence Unique et Idéale, qu'elle s'appelle Freud ou Lacan, on ne juge les autres productions que comme des « en-moins », avec un manque certain de générosité et surtout une absence de relativisation des propos au regard de l'époque où ils furent émis. Non, Romains n'est ni Freud ni Lacan, pourtant il paraît entendre ce à quoi maintes oreilles françaises restent sourdes, et par là-même les termes d'un intéressant antagonisme sont reformulés : les littéraires, quelques-uns en tout cas, auraient-ils été davantage préparés à recevoir la découverte freudienne que les savants officiels, qu'ils fussent psychologues ou médecins ?

« L'on se demande si pour la première fois les savants à lunettes ne sont pas allés plus loin que les poètes dans la connaissance du cœur de l'homme »[53], écrit Romains à propos de Freud. Plus loin que les poètes..., mais marcher ainsi en leur compagnie ne peut pas être sans conséquence pour l'élaboration de ce qui fut, de la sorte, découvert. Romains désigne chez Freud ce mélange du « sérieux » scientifique et du romanesque, mais il reste quant à lui au bord de la science, n'osant s'aventurer au-delà, encore choqué par la « confusion des genres »*. Pourtant il l'a

* « Je sais tout comme un autre apprécier ce qu'a de piquant, d'excitant, l'idée que l'*angoisse* banale ou névrotique, a pour origine chez l'homme l'impression d'étouffement qu'éprouve le nouveau-né en sortant du ventre de sa mère. Loin de railler, je dis même que c'est une grande idée, une admirable intuition de poète. Je l'imagine très bien ramassée dans un verset de *Tête d'Or.* Mais je suis gêné qu'on fonde là-dessus toute une théorie, presque toute

compris, la psychanalyse apporte *autre chose*. Mais il hésite, cela ressemble moins à l'ordinaire scientifique qu'à de l'art*. Lorsqu'on lit Freud, remarque Romains, « il arrive qu'on pense à Darwin », mais « il arrive aussi qu'on pense à Spencer et même à René Quinton »[54]. Il se récrie d'admiration : « Voici l'analyse d'un cas de jalousie qui éblouit par la virtuosité de l'enquête et qui étonne par les profondeurs qu'elle atteint. L'on pense à Racine, à Stendhal, à Dostoïevski »[55], mais ajoute-t-il, « ce n'est pas ce que la science entend par découverte ». Alors il comprend que « la psychanalyse nous apporte autre chose », qu'il se garde, dit-il, de dédaigner mais qu'il s'efforce de délimiter : « peut-être *un succédané de l'intuition poétique ;* plus sûrement encore une connaissance aiguë des faits particuliers, une *science de l'individuel* »[56].

Il ne dénie ni ne dévalorise, il reste cependant interloqué. A l'époque, il n'est pas le seul à entrevoir la relation de Freud avec la littérature. Larguier des Bancels la formule également, en 1922, lorsqu'il écrit : « La méthode de la psychanalyse est une méthode historique, et l'histoire restera toujours une science conjecturale. On a noté que M. Paul Bourget avait, l'un des premiers en France, acueilli la doctrine nouvelle. C'est que les procédés du médecin viennois sont, à bien des égards, ceux-là d'un romancier »[57].

Du côté des scientifiques, une telle analogie ne passe pas non plus inaperçue**, mais elle est pour eux un argument

une clinique de la névrose d'angoisse, et cette confusion des genres, qui se répète vingt fois, finit par me choquer ». JULES ROMAINS, in *Nouvelle Revue Française,* janv. 1922, p. 18.

* « La psychanalyse, comme procédé de recherche, a plus d'analogie encore avec les habitudes de l'érudit ou celles du littérateur, qu'avec celle du savant. Elle semble relever de l'*art,* au sens large du mot, plus encore que de la science », in *ibid.,* p. 14.

** Par exemple Regis et Hesnard écrivent : « On a dit, avec quelque raison, que la doctrine de Freud tenait plus du roman que de la théorie scientifique : ses conceptions symbolistes de l'esprit ne sont-elles pas en effet d'un artiste plutôt que d'un médecin ? », in *La psychoanalyse des névroses et des psychoses,* Alcan, Paris, 1914, p. 315.

Mordier interprète ainsi ce passage : « On le constate, la technique des auteurs devient peu à peu lassante parce que inlassable. Ils n'ont de cesse justement de ravaler les travaux de Freud à un *roman* dans lequel l'auteur serait venu à se projeter avec ses propres fantasmes et ses allégories personnelles : du roman (ils n'osent manifestement pas évoquer le délire), mais pas de la science » (Maspéro, 1981, p. 123). Mordier ne relève pas l'enjeu

de plus pour rejeter hors des frontières de la « vraie » science les découvertes freudiennes. La différence est saisissante : dans la bouche de quelques médecins, dire de la théorie de Freud qu'elle côtoie le littéraire était – et est encore – une injure, l'indice d'un non-sérieux scientifique ; dans celle de Romains et de Bancels, cela revient presque à un compliment*, même s'ils n'en aperçoivent pas encore toutes les implications. Aujourd'hui, Michel de Certeau les reformule en écrivant : « Le freudisme se donne ainsi des champs "littéraires" délimités par le discours scientifique dont il s'exile et par le discours poétique au seuil duquel il s'arrête. Son "roman" se développe dans cette région d'entre-deux où reviennent des pratiques discursives (celles de la tragédie, de la rhétorique, de la stylistique, etc.) qui avaient été refoulées du "sérieux" scientifique »[58].

Freud apporte *autre chose* dans l'épistémologie des sciences, il ouvre une perspective que nous n'avons pas encore fini d'explorer, et qui oblige chaque chercheur à interroger ses *a priori,* les termes de son savoir. Cela, quelques poètes de 1920 et des savants pas trop étriqués l'avaient déjà pressenti, la chose mérite d'être soulignée. Romains innove d'ailleurs sur d'autres points. Il reconnaît – l'auteur de la rubrique *Frankreich* ne manque pas de le relever – la théorie sur la sexualité enfantine ** au moment où il est plutôt de bon ton de s'offusquer du pansexualisme de Freud. D'autre part, si tout « scientifique » d'alors est à la recherche d'une bonne théorie, bien claire – ce qui l'autorise à railler celle de Freud –, Romains esquisse, lui, une coupure essentielle : il opère une diffé-

d'un tel reproche, parce que, peut-être, lui aussi souscrit à cette division, à la conception d'une science positive.

* « Un bon roman est plus riche d'enseignements qu'un mauvais traité de psychologie », argumente Bancels (*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse,* 1922, p. 8).

** « ... Freud porte à la fameuse "pureté de l'enfance" un coup dont je crains fort qu'elle ne se relève jamais. Car il n'a pas pour lui que l'appareil de sa théorie. L'expérience est incontestablement de son côté. Vérité déplaisante ? peut-être ; dangereuse ? je ne le pense pas. Les grandes époques, les époques d'affirmation sereine, de civilisation bien construite, ont toutes cherché l'idéal de l'homme dans l'adulte normal. Ce sont les époques inquiètes et menteuses qui ont feint d'adorer chez l'enfant le meilleur de l'homme. "Ces anges !" dit Tartuffe » (*op. cit.,* p. 19-20).

rence entre la pratique analytique * et sa théorie où, constate-t-il, ça « ne se laisse pas aisément mettre en formule ». Il assure également que Freud, comme les poètes, sait de quoi il parle **, et reproche à « nombre de professionnels français de la psychologie et de la psychiatrie » de n'avoir pas osé aller là-bas, dans ces contrées inexplorées, d'être restés sur les rivages sécurisants d'une psychologie du manifeste, tout en s'autorisant la critique de ceux qui ont tenté l'aventure.

Son texte est exempt de ces arguments passionnés, de ces négations effarouchées dont on sait quel tribut ils payent. Il souscrit aux points de la théorie auxquels résistent tout particulièrement les Français : le *lapsus* ne l'effraie nullement, alors qu'il constitue pour certains une véritable humiliation, une atteinte pernicieuse au beau langage, un attentat politique même ***; le symbolisme du rêve et du symptôme ne lui paraît pas non plus irrecevable alors que les médecins n'acceptent pas l'intrusion du symbole dans leur science **** et que leur refus fait déjà partie de la légende.

* C'est écrit-il, « de l'aviation d'appartement », tout se passe comme « entre l'écrivain et son papier, entre le conférencier et son auditoire », in *ibid.*, p. 7.

** « La "matière psychique", il sait ce que c'est. Il l'a touchée, maniée ; il en a le sens », et ajoute-t-il, « il a, sur elle, moins des mots d'ingénieur que des mots d'ouvrier », in *ibid.*, p. 8.

*** Un petit texte paru dans *Le Temps* du mercredi 15 février 1922, signé par une simple initiale V., nous renseigne mieux que tout autre sur la stupeur suscitée par ces « *déchets* de l'activité psychique », ces « *scories* », toutes ces « *balayures* de l'âme », par ces rebuts que la psychanalyse réinsère dans le domaine de la science, ces « à côté » inquiétants qu'elle ne cesse d'interroger et qui délogent le sujet de sa place centrale. Cet écrit s'intitule *Eloge du Lapsus ;* voici par quoi il se termine : « Comment les races latines accueilleront-elles cette *condamnation du beau parleur* et cette réhabilitation du lapsus considéré comme le symptôme d'une vie intérieure riche et profonde ? Comment un *régime politique, fondé sur l'éloquence de ses représentants,* depuis la réunion électorale jusqu'à l'interpellation parlementaire et la déclaration ministérielle, *s'accommodera du système freudiste ?* Nous l'ignorons ». Souligné par nous.

**** *Ce refus du symbolisme* pose une intéressante question : *d'où vient cette singulière résistance ?* Mordier la signale naturellement, mais, si nous l'avons bien compris, il serait prêt à déléguer la responsabilité de cette fin de non-recevoir, ainsi que d'ailleurs d'autres déformations de la psychanalyse relevées dans les premiers textes français, sur ce qu'il nomme : le tamis suisse. En un mot,

De tels lieux de résistance nous suggèrent que la langue fut pour les Français un objet particulier d'accrochage. Au regard des développements théoriques ultérieurs, il devient patent une fois de plus que l'on ne crée que du lieu où

l'Helvétie aurait fonctionné comme un « tamis » ; les Français, lisant surtout des ouvrages suisses-romands traitant de la psychanalyse, auraient été bernés sans le savoir, reprenant des déformations, des caricatures dessinées par d'autres avant eux. En fait, Mordier postule un étrange report des responsabilités... S'il est non contestable que le milieu helvétique altère par plusieurs biais la psychanalyse, on s'aperçoit aussi que les Français possèdent – sur le plan culturel, philosophique, psychologique, religieux, scientifique – leur propre raison de résister ; si tamis il y eut, nous dirons aussi qu'il a été fabriqué par les Français eux-mêmes car, dans les contributions de l'Helvétie, existent à cette époque des articles remarquables de compréhension que l'on a manifestement ignorés pour faire une sélection allant dans le sens des résistances, et permettant même de les alimenter.

Prenons l'exemple du symbolisme et de son refus : la chose est bien française. En témoigne, entre autres, une véritable offensive genevoise et viennoise dans les années 1920. Déjà Charles Odier – dans ce que l'on dit être le *premier texte clinique* paru dans les *Archives de Psychologie* de 1914 (t. XIV, p. 158-201) – consacre tout un chapitre au *symbolisme des symptômes* et tente de forcer la résistance. Henri Flournoy reprend le flambeau avec deux textes publiés par la même revue en 1919 (« Symbolismes en psychopathologie » p. 186 et « Symbolisme dans l'hystérie », p. 209). Il persiste dans l'*I.Z.P.* de 1920 avec un texte en français sur « Le symbolisme de la clef » et deux auto-recensions où, encore une fois, la résistance française est dénoncée, l'importance du symbolisme réaffirmée.

Comment en France, pays de lettres, terre natale des plus grands écrivains et poètes, et précisément des symbolistes, certains représentants de la médecine développent ce que l'on peut entendre comme un tenace mépris pour la chose littéraire, au point de résister à toute contamination par le biais d'un refus du symbole ? Certes l'accepter, c'est reconnaître le travail de l'inconscient et aussi le facteur sexuel sous-jacent, mais c'est surtout pouvoir quitter le registre physiologique pour situer l'être humain sur un autre plan. Faut-il à cela rechercher comme origine l'influence envahissante d'un matérialisme philosophique, l'impact d'un positivisme scientifique qui réagit épidermiquement à toute évocation littéraire taxée de non sérieuse, ou encore l'ancrage « héréditaire » d'une pensée dans le physiologique ? Pourquoi alors, en Helvétie, cette hypohèse est-elle tout au contraire accueillie très tôt, par exemple par Théodore Flournoy dès les premières années de ce siècle : impact à Genève du travail linguistique de Ferdinand de Saussure, empreinte d'une pensée protestante qui accepte la barre qui sépare le signifiant et le signifié et où s'inscrit le symbole ? Une telle différence devrait, en tout état de cause, être retravaillée de part et d'autre comme un symptôme particulièrement signifiant !

ça résiste, dans la mesure évidemment où il est donné à quelqu'un d'opérer d'heureux dégagements. Peut-être aussi comprenons-nous mieux pourquoi certains littéraires ont pu accueillir la découverte freudienne jusque dans ses ruptures et ont été davantage prêts à en subir la radicale altération.

Daniel-Robs le suggère aussi – bien qu'un peu différemment – en assurant que « les méthodes du psychiatre viennois doivent provoquer », dans la littérature française, « un courant de renouvellement, parce que ces méthodes heurtent avec violence un grand nombre de notions que les Français ont coutume de tenir pour stables, et qu'*on n'apprend rien que de ce qui étonne* »[59]. Certes, mais c'était sans compter le piège d'une application, par lequel l'étonnement perd son pouvoir créateur. La pièce de Lenormand en est une illustration.

1922. Le Mangeur de rêves

Si la première rubrique *Aus Frankreich* de l'*I.Z.P.* commence par l'article de Jules Romains, elle ne quitte pas ensuite le domaine littéraire, puisqu'elle prend le temps de relater un événement théâtral genevois et parisien. Voici ce qu'elle en écrit :

« Le mangeur de rêves *est le titre d'un drame de H. R. Lenormand qui a été représenté, il y a peu de temps, à Paris et à Genève. Le héros, le "mangeur de rêves", est le psychanalyste Luc de Bronte. Sa patiente Jeannine souffre d'une grave névrose avec des impulsions de suicide et il réussit à l'amener tout près de la guérison en faisant émerger peu à peu un souvenir d'enfance refoulé dans l'inconscient. Lorsqu'elle était enfant, Jeannine aimait son père et haissait jalousement sa mère, et lorsque, au cours d'un voyage au Maroc, toute la famille tomba dans une embuscade, elle indiqua aux bandits la cachette de sa mère. Tout le souvenir redevient conscient au moment où Jeannine après une analyse assez longue, est conduite sur les lieux de son acte enfantin. Quelques instants après,* elle se suicide. *Le fait que la guérison soit remplacée par un suicide, relève de la responsabilité d'un autre personnage du drame. Il s'agit de Fearon qui, pervertie par le psychanalyste Luc, du fait de sa prise de conscience de ses instincts les plus secrets, pousse Jeannine au suicide par ses intrigues.*

Dans un article intitulé « Qui est l'auteur du crime ? », publié dans le Journal de Genève *à l'occasion de la représentation genevoise de la pièce de Lenormand, le Dr S. Spielrein développe l'idée suivante, à savoir que Fearon, deuxième personnage, est l'inconscient personnifié du héros (Luc).* "Luc n'est pas un vrai psychanalyste, *sa tâche délicate dépasse ses forces : pour être psychanalyste, il faut être avant tout assez libéré soi-même pour pouvoir maîtriser ses instincts ; Luc n'est pas parvenu à cette première étape, et c'est pourquoi ses instincts égoïstes déchaînés en la personne de Fearon achèvent de tuer Jeannine".* – "Il aurait mieux fait de s'intéresser à la guérison de ses malades que de manger leurs rêves", *a dit M. le Professeur* Claparède *dans son discours introductif à la représentation genevoise. D'ailleurs, on lit, sur le programme de la pièce, ceci :* "Ce serait une erreur d'interpréter cette œuvre comme une démonstration ou comme une réfutation de la célèbre doctrine. La faillite d'un individu n'est pas celle d'une méthode, qui a fait ses preuves"[60] ».

Or c'est bien autour de cette pièce que se fait, pour une part, la percée psychanalytique de l'hiver 1922. Elle se joue, rappelons-le, le 1er février 1922 à Paris. Le 19 du même mois, dans les *Annales politiques et littéraires,* paraissent deux articles : l'un, signé par Pierre Brisson, se place sous le signe du théâtre et rend compte de la pièce[61]; l'autre d'Henri Bidou, prend prétexte du drame de Lenormand pour parler de la récente traduction par Jankélévitch de l'*Introduction à la psychanalyse*[62]. Les articles vont se succéder. C'est ainsi que, dans *Le Temps* du 20 février, la chronique théâtrale d'Adolf Brisson relate le drame et les principales données de la psychanalyse ; elle commence par ces mots : « M. Lenormand se révèle comme un fervent adepte de Freud. Il a fait sienne la subtile doctrine du médecin viennois. Il estime que la psychanalyse apporte de précieuses ressources à l'art dramatique »[63]. Cinq jours plus tard, c'est un François Mauriac réticent qui, dans la *Revue Hebdomadaire* rend compte de cette « illustration des théories de Freüd » (sic)[64].

Inutile d'insister et de chercher, par un recensement exhaustif des articles publiés, à déterminer quelle fut la

part exacte prise par la pièce de Lenormand à la pénétration de la psychanalyse à Paris. Un chroniqueur du *Temps* n'hésite pas à la mettre au même rang que les traductions françaises de Freud et la publication des *Etudes de psychanalyse* de Charles Baudouin *. Le drame fait sans conteste événement, il constitue un prétexte pour parler du « grand psychologue viennois » et de ses découvertes. Etonnament A. et R. Brisson et Bidou exposent les données de la psychanalyse sans l'attaquer ni la dénigrer, sans cette haine qui se déguise en arguments rationnels. Attitude paradoxale pour des critiques de théâtre, ils dédramatisent le débat et parlent simplement, consciencieusement des principales hypothèses freudiennes.

Mais au-delà de cet événement dans un ciel d'hiver parisien, la pièce soulève par son sujet plus d'une question, dont celle du principe même d'une telle application théâtrale des arguments freudiens : une *application* « à l'esthétique et à la critique d'art » dont certains vont, en France, jusqu'à espérer « des résultats les plus inattendus »[65].

Un art nouveau ou l'écrivain psychanalyste

Qu'attendent-ils donc à ce point, les romanciers et les poètes ? Que la psychanalyse produise une littérature, un art nouveau ? On pourrait le croire en écoutant le Dr J. Vinchon se faire l'écho de leur espoir **, et même s'il invoque l'avenir pour lui apporter une confirmation ou un démenti, il semble encore lui-même assez intéressé pour écrire en 1925 dans le premier numéro de l'*Evolution psychiatrique* un compte-rendu d'une autre pièce de Lenormand, l'*Homme et ses Fantômes* *, argumentant que cette nouvelle pièce « psychanalytique » constitue une « preuve que les disciples français de Freud ont déjà su dégager de sa doctrine les principes généraux, et qu'ils apportent dans ces nouveaux essais d'exploration des instincts leur génie personnel, condition indispensable à la diffusion de la psychanalyse en France »[66], une manière en somme de donner l'estampille nationale à cette transmission par le canal théâtral.

Mais quels sont les termes de ce renouvellement tant attendu ? Des articles tels que ceux de Robert Lévy[67], de Jacques Poisson[68] ou encore de Daniel-Robs[69] tentent de l'énoncer. Or même si Freud dit à Lenormand, lorsque ce dernier le visita à Vienne : « Les écrivains qui se servent de la psychanalyse en lui empruntant simplement ses données, doivent être jugés comme des êtres dangereux et dépourvus de dignité »[70], et que Lenormand s'en alla à son tour en le répétant : « Malheur à l'artiste qui voudrait se servir de la psychanalyse, l'exploiter et l'appliquer dans ses ouvrages »[71], c'est bel et bien un *procédé conscient* que le poète, le dramaturge ou le romancier sont invités à s'approprier. La référence est inversée : si Freud dit à Lenormand, le conduisant devant sa « bibliothèque où se trouvaient Shakespeare et les tragiques grecs »: « Voilà mes maîtres. Voilà mes répondants »[72], maintenant c'est Freud qui est susceptible d'être transposé en roman ou en tragédie, et l'inconscient volontairement traduit !

Grossièrement résumé : si les études de cas de Freud ressemblent à s'y méprendre à des romans, pourquoi ne pas faire des romans sur des études de cas ; la nouvelle

* « La psychanalyse (...) commence seulement à pénétrer en France. Elle y pénètre d'un côté par le théâtre, avec la curieuse pièce de M. H. R. LENORMAND, *Le mangeur de rêves...*» in *Le Temps*, 27.II.1922, p. 3, col. 1, 2, 3.

** « La psychanalyse produira-t-elle un jour une littérature ou un art nouveau comme quelques-uns semblent l'espérer aujourd'hui ? Ce sont des questions auxquelles seul l'avenir peut répondre. », in *Revue de la semaine*, 29.VII.1921, p. 629.

* Signalons que cette pièce fut jouée au *Burgtheater* de Vienne le 3 janvier 1925, sous le titre de *Stimmen aus dem Dunkeln*. L'*I.Z.P.* relate l'événement et écrit sous la plume de Storfer : « La création de ce drame moderne du Don Juan donna à la presse de multiples occasions *de mettre en discussion l'influence que l'enseignement freudien exerce manifestement aujourd'hui sur la belle littérature en France* »; une discussion qui dut à son tour occuper les salons viennois ! L'on dit aussi que le poète se déplaca jusqu'à Vienne pour assister à la première et fit une conférence sur ce même sujet au *Pen-Club* où il reconnut ceci : « La connaissance la plus précieuse qui fut mienne sur le chemin des contacts suivis avec Freud, est que j'ai puisé en elle un encouragement immense pour chercher la réalisation de mon désir d'approfondir et de représenter les manifestations de l'inconscient », in *I.Z.P.*, 1924, p. 485. Souligné par nous.

psychologie fait ainsi miroiter au romancier en mal d'inspiration de nouveaux sujets ; elle devient dans leurs mains un outil pour pénétrer les âmes et en faire émerger des personnages qui laissent enfin la surface des apparences pour celles des profondeurs. Daniel-Robs envisage même – certes, pour en éliminer l'éventualité – que les écrivains fassent des études psychanalytiques complètes et il parle, au détour d'une de ses réflexions, d'*écrivain psychanalyste*.

Que l'on appelle ainsi de ses vœux un renouvellement de l'œuvre romanesque, de l'art littéraire, par un *usage* de la psychanalyse, nous évoque d'autres usages, identiques, où se lit à chaque fois un rabattement de la découverte freudienne sur une psychologie. Nous nous en tiendrons à un unique exemple, celui où l'on voit la psychanalyse mise au service de la pédagogie[73]: là aussi intervient l'identique espoir d'un renouvellement, par un usage conscient des découvertes, une réactualisation des divers membres de la théorie psychanalytique dans des actes pédagogiques : procédé d'exemplification par excellence. Que l'on comprenne bien : qu'il s'agisse d'une pièce de théâtre qui met en scène un cas, ou d'une procédure pédagogique façonnée à l'image d'un énoncé théorique, nous sommes dans la même impasse, dans un rapport pareillement tautologique, où l'illustration l'emporte sur toute création.

Sur ce plan, Lenormand est l'exemple d'une intéressante contradiction. Même s'il affirme dans *Le disque vert :* « L'âme recule toujours sous des déguisements successifs, devant celui qui cherche à la connaître. Si loin que nous allions, je crois que nous trouverons toujours en face de nous un fantôme assez incertain, assez énigmatique pour nous permettre de rêver, de douter, de chercher, d'aimer, de craindre, « c'est-à-dire de créer »[74], il n'évite pas l'écueil de l'illustration, de la mise en pratique, il encourt le reproche de n'être, d'une manière ou d'une autre, que le porte-parole littéraire d'une théorie, au lieu d'être celui qui parcourt, comme Freud, « le souterrain plein de trésors inexplorés ».

L'Hélvétie a eu ses pédagogues, la France ses littérateurs : ce parallèle, ici à peine esquissé, n'est pas seulement le fruit d'une rencontre fortuite dans l'esprit d'un chercheur, il fait partie de ces débuts de la psychanalyse dont nous sommes loin de véritablement estimer les enjeux épistémologiques et les retombées. Certains pédagogues et

littéraires possédaient une sensibilité plus accueillante à la découverte freudienne et ont été de ce fait des agents zélés de sa diffusion, mais ils n'ont pas toujours évité le piège d'une application qui les transforma en simples répétiteurs, leur ôtant la possibilité d'être d'aventureux créateurs : un travers auquel nous n'échappons pas, aujourd'hui encore.

Soyons-en certain, cette rencontre entre « la belle littérature française » et la psychanalyse, avec ce qu'elle donne à entendre d'une résistance autour de la langue, constitue un axe d'études fructueux pour aborder les développements psychanalytiques ultérieurs en France. Certes, un renouveau de l'art ne fut point impulsé au travers des modalités administratives d'une application, mais nous avons vu les détours qu'il prit et les bénéfices qui en résultèrent. Nous n'avons plus en effet d'écrivain psychanalyste, mais n'avons-nous pas nos psychanalystes écrivains ? Que le rapport des freudiens à l'écriture fonctionne sur des non-dits n'a pas de quoi surprendre. Notre examen de quelques références de l'*I.Z.P.* des années 1920*, où nous voyons apparaître sous un jour nouveau, parce que trop méconnu, les rapports entre psychanalyse et écriture, ne saurait être qu'un début de contribution interrogeant la persistance d'un tel « passé » sous silence.

* Les rubriques *Frankreich* de l'*I.Z.P.* de 1923 et 1924 sont certes moins tournées vers les hommes de lettres que tendues vers les soubresauts du cercle médical, mais elles restent tout de même attentives à la littérature française et à ses rapports avec la psychanalyse.

On signale ainsi que Paul Bourget s'occupe de la découverte freudienne dans son dernier roman *La geôle* (1923, p. 237), et que dans sa notice nécrologique pour A. France (in *L'illustration,* 5 juillet 1924), il « décrit la psychologie freudienne de l'inconscient, en particulier le mécanisme de la fuite dans la maladie – "l'ingénieuse explication" – pour expliquer le pessimisme déterminé du défunt, son athéisme et son communisme révolutionnaire » (1924, p. 485).

Le disque vert consacré à Freud occupe autant de place que le Congrès de Besançon (1924, p. 207). D'autres articles sont encore signalés comme celui de Jacques Poisson, d'Abel Herman dans le *Figaro* du 20 mai 1923, d'I.A. Aimot « A la recherche de l'inconscient », in *Art et Critique* (*I.Z.P.*, 1924, p. 99), et de Lefèvres dans les *Nouvelles littéraires* (*I.Z.P.*, 1924, p. 485).

L'ombre du Père

La pièce de Lenormand fut pour nous, au commencement de cet article, un prétexte à l'évocation d'une avance prise par Genève sur Paris. Ce n'est pas là une banale question de « première ». Si nous analysons les textes publiés à Paris à propos du *Mangeur de rêves,* et ceux écrits à Genève par Claparède [75] et Spielrein [76], nous remarquons qu'une différence de ton évidente les sépare.

Les résumés français sont clairs, précis ; ils restituent consciencieusement la trame et l'action du drame, considèrent cette pièce comme l'illustration d'une psychanalyse, mais ils demeurent des exposés très scolaires, sans réelle sensibilité analytique, sans une part prise par leur auteur dans l'écriture de leur texte : cette pièce « psychanalytique » n'a comme effet que de les faire traiter d'une théorie comme si elle n'était point différente de celle d'Einstein, comme si elle leur était tout à fait extérieure.

Claparède et Spielrein abordent eux l'inavouable, renouent avec une scène d'origine, celle que Breuer a connue avec Anna O., Freud avec Emma, Jung avec S. W. ou Sabina Spielrein, Théodore Flournoy avec Hélène Smith : scène inauguratrice de la découverte psychanalytique où un homme de savoir se penche sur le corps d'une femme en souffrance. Ils redisent cette scène, chacun à leur manière, dans ses excès et sa tragédie ; ils évoquent le rapt du secret, la présence de cet homme qui n'aime rien tant que le Savoir et de cette femme que le programme * met

* Le programme de la pièce dit en effet ceci : « *Le Mangeur de Rêves,* malgré l'appareil tout moderne de sa présentation, est une tragédie qui se rattache par sa structure et par la généralité de son sujet, à celles de l'antiquité. Ses personnages ont une signification qui dépasse l'intrigue dans laquelle ils se débattent. *Le Mangeur de Rêves,* c'est la tragédie de l'homme lancé à la conquête de la vérité, mais incapable de la supporter quand elle se dévoile. *Luc,* c'est *le démon de la connaissance,* l'esprit de recherche et d'inquiétude, obsédé par le mystère de l'inconscient. *Jeannine,* c'est l'humanité en fuite devant son secret le plus profond (ses tendances érotiques infantiles) et *se réfugiant dans les brouillards de l'oubli,* de la névrose et de l'illusion. *Fearon,* c'est *l'esprit de vie, de liberté,* c'est *la destruction joyeuse et passionnée qui finit par manger le mangeur et sa victime.* (Souligné par nous).

Cette citation est tirée d'un manuscrit écrit à la main accompagnant l'introduction de Claparède, manuscrit appartenant au Professeur Georges de Morsier et que Mme J.-D. de Morsier a eu l'amabilité de retrouver. Par divers recoupements, nous pouvons

du côté de l'ignorance mais qui prête son âme à déchiffrer. Avec à l'arrière-fond : Eros et Thanatos. Et c'est comme s'ils acceptaient dès lors d'être traversés par ce qu'ils écrivent ; ils laissent transparaître en filigrane leur problématique personnelle, et leurs quiproquo, jeux de mots et double sens font surgir une question, essentielle, qui défait une conception moïque : *mais de qui parlent-ils donc ?*

Les propos de Claparède dévoilent, par plusieurs biais, son rapport à la théorie psychanalytique. Entendons sa principale défense : « Je ne veux pas qu'on me confonde avec ce Luc, avec cet homme qui a osé outrepasser l'interdit ». Ce n'est pas tant la mort de Jeannine qui empêche Claparède de suivre son collègue, d'être son complice, mais le fait que ce psychologue n'a pas sublimé les forces qu'il avait déchaînées. Claparède souhaite à tout prix sauver l'honorabilité de la psychologie, s'interdit d'être à son tour un mangeur de rêves, il pense « faire une scène » à la pièce de Lenormand, évoque l'Ombre du Père qu'il s'agirait de « supprimer », et il biffe, dans le texte de son introduction, l'Ombre de la mère.

Ce sont les arguments d'un homme, illustre savant, pressé par plusieurs d'entreprendre une psychanalyse : par O. Pfister, cela est certain ; par Spielrein *, peut-être. A-t-il franchi le pas ? Certainement, mais pour quelques séances seulement, avec Pfister en 1919 si l'on en croit quelques notes retrouvées dans les documents recueillis par le Professeur Georges de Morsier. Il est néanmoins un dilettante, en tout cas désigné comme tel par Freud [77], pourtant président du « Groupe psychanalytique de Genève », sans être membre de la Société Suisse de Psychanalyse. Nous aurons à restituer son histoire [78], que l'on pourra, cette fois,

affirmer que ce manuscrit est celui du programme de la pièce, très certainement prêté à Claparède pour qu'il puisse rédiger son introduction.

* Sabina Spielrein se désigne en tant qu'« assistante de Claparède » (selon lettre du 15.V.1921, Ms. fr. 4007, Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève). L'on sait par une allusion de Pierre Bovet qu'elle tente d'analyser certains de ses collègues de l'Institut Jean-Jacques Rousseau (Pierre Bovet, *Vingt ans de Vie,* p. 101), ce que des lettres échangées avec Oberholzer, alors Président de la Société Suisse de Psychanalyse, semblent par ailleurs aussi attester. Mais est-ce que Claparède s'y soumet vraiment ? Cela reste encore sans réponse.

inscrire dans un *Entre Zürich et Genève, l'enjeu d'une psychanalyse helvétique,* mais gardons déjà en mémoire l'image d'un Claparède défendant le corps médical d'une culpabilité liée à la mort d'une femme et voulant à tout prix se distancier d'un désir – sexuel – présent et actualisé au sein même d'une relation psychologique : une pièce à mettre dans le dossier *Libido* pour éclairer le destin pour le embrouillé, théoriquement surdéterminé, parfois même occulté, que connut cette hypothèse sur le sol suisse : là où la théorie efface, le refoulé resurgit sous différents masques.

La Chanson d'Eve

Qui est l'auteur du crime ?, questionne Sabina Spielrien. Il y aurait donc pour elle un coupable. Où se cache-t-il ? Elle invoque un Tout-Puissant qui perd patience, crie : « arrête » et fait mourir ceux qui sont dévorés par leurs passions ressuscitées du gouffre de l'inconscient. Elle en appelle à cet autre psychanalyste, ce médecin habile qui se serait doucement approché de cette âme frêle et souffrante ; elle fustige un homme qui se laisse aller si loin qu'il devient l'amant de sa patiente. Qui est le coupable ? Il y a le vrai psychanalyste et le faux, celui qui maîtrise ses instincts et celui qui tue en aimant. Il y a surtout celle qui a transgressé l'interdit pesant sur une femme dans son désir de savoir, une Sabina Spielrein qui, de patiente, est devenue psychanalyste, qui, d'un cas dont Jung parle dans les congrès, devient celle qui occupe à son tour, par sa parole, la scène analytique. « Le fruit défendu nous attire », affirme-t-elle, mais dans le poème qu'elle met en exergue, le Seigneur dit à une enfant : « reste ignorante, ne cueille pas dans le jardin les fruits de la connaissance », comme Jocaste l'exprime à Œdipe au seuil de la découverte de l'énigme.

Est-elle avertie que Lenormand a pris en contre-jour un modèle de psychologue qu'il est allé chercher quelque part du côté de Küsnacht, mettant en scène une aventure qu'il eut avec une femme lorsqu'il se trouvait à Davos pour soigner une tuberculose ? Cette femme, Rose, suite à sa relation amoureuse avec Lenormand – c'est du moins l'explication donnée – connut un épisode de folie et se fit soigner par un psychologue de Küsnacht pour lequel Lenormand conçut de la jalousie [79]. C'est d'ailleurs à cette

même époque qu'il rencontre la psychanalyse et vient à Genève assister, sur l'invitation de Claparède, à une séance du « groupe psychanalytique » qui se réunit dans le Laboratoire de Psychologie *.

L'a-t-elle deviné en écrivant son article ? Le sait-il lorsqu'il introduit la pièce ? Il importe peu de l'établir vraiment, prenons ce double-fond pour une ruse de l'inconscient, à déchiffrer avec précaution. *Le mangeur de rêves* est présenté en première mondiale à Genève, Claparède et Spielrein élaborent deux textes qui témoignent d'un réel travail analytique, il nous resterait donc à comprendre la singulière avance prise par la ville de Calvin, pourquoi Sabina Spielrein choisit de s'y installer, ou comment Claparède se trouve, sinon « adepte » du moins chevalier défenseur de l'hypothèse scientifique que la psychanalyse représente. Cette particularité, Genève la doit à un homme, il s'appelle Théodore Flournoy ** et son destin est parallèle à celui de Freud.

* Baudouin note en effet : « La semaine dernière, Lenormand était de passage à Genève pour la première de son *Mangeur de Rêves* chez Pitoëff, avec Marie Kalff. Il nous a retenu à déjeuner à l'hôtel Victoria. Il y avait là aussi Brantmay, qui a aux yeux de Lenormand le double mérite d'être un jeune dramaturge plein de promesses et d'étudier la psychiatrie. Car Lenormand fait grand cas de la clinique. L'autre année, il a assisté avec beaucoup d'attention à une séance de notre Société de Psychanalyse (C'est Claparède qui l'avait invité, de sa manière généreuse, sans apprêt et sans arrière-pensée, et il nous l'avait présenté avec cette modestie si vraie, si entière qui est la sienne : cette modestie du pur savant, qui s'efface tout naturellement devant l'objet ; et tout homme aussi est pour lui objet, objet digne d'un infini respect, d'un loyal effort de compréhension). C'est à l'issue de cette séance que Lenormand fit quelques pas avec moi et me confia le sujet de ce *Mangeur de Rêves* qu'il avait alors en gestation, et me demanda si je le trouvais conforme aux données de notre jeune science » (*Carnet de route,* t. VII, 22.I.1922, Bibliothèque nationale suisse à Berne).

** Sous le titre *L'inconscient à Genève : Théodore Flournoy,* nous publierons dans le *Bloc-Notes de la Psychanalyse n° 3* notre étude concernant les découvertes du savant genevois et ses rapports avec Freud.

NOTES

[1] H. R. LENORMAND, *Le mangeur de rêves*, Ed. C. Crès, 1922.

[2] Carnet de Route du 22.I.1922, t. VII, *Au devant du monde*, p. 13. Manuscrit déposé à la Bibliothèque nationale de Berne.

[3] Manuscrit appartenant au feu Professeur GEORGES DE MORSIER, Genève. Cf. *Documents pour une histoire de la psychanalyse*, p. 133.

[4] in *Journal de Genève*, 15.I.1922. Cf. *Documents pour une histoire de la psychanalyse*, p. 141.

[5] *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* – que nous abrègerons par *I.Z.P.*, 1922, p. 104-105.

[6] *Ibid.*, 1922, p. 378.

[7] *Les débuts de la psychanalyse en France, 1895-1926*, Maspéro, Paris, 1981.

[8] « Aperçu de la psychanalyse », in *La Nouvelle Revue Française*, janvier 1922, p. 5-20.

[9] *I.Z.P.*, 1921, p. 129-130.

[10] « Le roman psychanalytique et son institution », in *Confrontation, rencontre franco-latino-américaine*, Paris, février 1981.

[11] n° 2, été 1981, p. 45.

[12] Cf. MICHEL DE CERTEAU, « Histoire et psychanalyse », in *La nouvelle histoire*, Les encyclopédies du savoir moderne, Paris, Retz, 1978.

[13] Pour un travail d'ensemble, je renvoie le lecteur aux ouvrages que prépare ELISABETH ROUDINESCO, à paraître aux Editions Ramsay.

[14] Paru dans la *Zentralblatt*. 1910, t. I. Traduction française, in *Œuvres complètes*, t. I, Payot, Paris, 1968, p. 138-145.

[15] *I.Z.P.*, 1922, p. 378.

[16] *Ibid.*, 1923. p. 112-113.

[17] E. CLAPARÈDE, « Freud et la psychanalyse » in *Revue de Genève*, n° 6, décembre 1920, p. 846-864.

[18] « MORICHAU-BEAUCHANT, le "rapport affectif" dans le cure des psychonévroses, Gazette des Hôpitaux, 14 novembre 1911, Paris », in *Zentralblatt für Psychoanalyse (Z.P.)*, t. II, 1911-1912, p. 349.

[19] A. MAEDER, « Sur le mouvement psychanalytique. Un point de vue nouveau en psychologie », *Année psychologique*, 1912, t. XVIII, p. 389-414.

[20] FERENCZI, in *I.Z.P.*, t. I, 1913, p. 93. Souligné par nous.

[21] *I.Z.P.*, 1915. Traduction française, in *Œuvres complètes*, t. II, *op. cit.*

[22] *I.Z.P.*, 1922, p. 379.

[23] Par exemple, le *Traité international de psychologie pathologique* de PIERRE MARIE, recensé par Maeder dans *Z.P.*, 1912-1913, t. III, p. 40 ; ou encore le *Traité de pathologie médicale et de thérapeutique appliquée*, recensée cette fois par De Saussure, dans *I.Z.P.*, 1921, p. 369.

[24] Comme par exemple la recension par REIK de l'*Encéphale* de 1913, faite dans l'*I.Z.P.*, 1913, p. 578-581.

[25] C'est ce que de Saussure note dans des travaux tels que ceux de Ritti, Juquelier, Capgras, Sérieux, Brissot ou Mallet, alors que manifestement le thème qu'ils traitent est « en étroite relation avec le travail analytique » (*I.Z.P.*, 1921, p. 369). Ou Maeder, pour le traité de PIERRE MARIE (*I.Z.P.*, 1912-1913, p. 40).

[26] Voir également *I.Z.P.*, 1921, p. 369.

[27] E. CLAPARÈDE, « Freud et la psychanalyse », *op. cit.*, p. 848.

[28] *I.Z.P.*, 1921, p. 371.

[29] *Ibid.*

[30] C. BAUDOUIN, « La psychanalyse freudienne », in *La Feuille*, 26.X.19, Genève, p. 6. Souligné par nous.

[31] *I.Z.P.*, 1923, p. 113.

[32] in *La Feuille d'Avis de Neuchâtel* du 7.XII.1922 (Souligné par nous). Cet article est suivi d'un autre, le 14.XII.1922, sous le titre *De la psychologie à la psychanalyse.*

[33] Voir l'analyse qu'en fait V. SMIRNOFF, « De Vienne à Paris », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 20, 1979.

[34] Cité par SMIRNOFF, in *ibid.*, p. 19.

[35] RAYMOND RECOULY, « Une visite à Freud », in *Le Temps*, 14 août 1923, p. 4-5.

[36] Souligné par nous.

[37] « Freud et la psychanalyse », *op. cit.*, p. 849.

[38] *Le disque vert*, Paris-Bruxelles, 1924, p. 3.

[39] *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 20, 1979.

[40] *Ibid.*, p. 181.

[41] *I.Z.P.*, 1923. p. 113.

[42] « Eloge du lapsus » signé V., in *Le Temps*, 15.II.1922, p. 1.

[43] *Paris-Quatre-Saisons*, t. X, p. 51.

[44] JULES ROMAINS, « Apercu de la psychanalyse », in *La Nouvelle Revue Française*, janvier 1922, p. 5.

[45] Lettre inédite du 4 mars 1924. Manuscrit déposé à la Bibliothèque de la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education, Université de Genève. Souligné par nous.

[46] JULES ROMAINS, *op. cit.*, p. 5-6.

[47] *I.Z.P.*, 1924, p. 92-95, 200, 472-475.

[48] *I.Z.P.*, 1921, p. 109-110.

[49] *Ibid.*, 1921, p. 110.

[50] Publié dans *La Nouvelle Revue Française*, janvier 1922.

[51] *Ibid.*, p. 5.

[52] *I.Z.P.*, 1922, p. 103. - *So glaube ich*, je le crois.

[53] JULES ROMAINS, *op. cit.*, p. 13.

[54] *Ibid.*, p. 18.

[55] *Ibid.*, p. 13.

[56] *Ibid.*, p. 14. Souligné par nous.

[57] J. LARGUIER DES BANCELS, « A quoi la psychologie ? », in *Annuaire de l'Instruction publique en Suisse*. 1922, p. 8.

[58] M. DE CERTEAU, « Le roman psychanalytique et son institution », *op. cit.*, p. 129.

[59] DANIEL-ROBS, « L'utilisation littéraire du freudisme. H. R. Lenormand » in *Revue Europe*, n° 41, juillet 1926, p. 38-39.

[60] *I.Z.P.*, 1922, p. 104-105, traduit par Ursula Séchehaye. (Souligné par nous). La suite de la rubrique indique d'autres articles de Lenormand, un interview dans les *Annales*, un texte sur *Dadaisme et Psychologie* dans *Comoedia*, 23 mars 1920, et sur *Le secret d'Œdipe* dans la même revue (28.VI.1921).

[61] p. 191-192.

[62] p. 193-194.
[63] p. 3, col. 3, 4, 5.
[64] 25.II.1922, p. 496-498.
[65] *Le Temps*, 27.II.1922, p. 1.
[66] *L'évolution psychiatrique*, Payot, Paris, 1925, p. 269.
[67] ROBERT LÉVY, « Freud et le renouvellement du roman psychologique », in *La vie des lettres et des arts*, XVII.
[68] JACQUES POISSON, « Littérature moderne et psychanalyse », in *La vie des lettres et des arts*, n° XIV, signalé par l'*I.Z.P.*, 1924, p. 99.
[69] DANIEL-ROBS, « L'utilisation littéraire du freudisme. H. R. Lenormand », *op. cit.*
[70] JONES, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, P.U.F., Paris, t. III, p. 129.
[71] DANIEL-ROBS, *op. cit.*, p. 42.
[72] H. R. LENORMAND, *Les confessions d'un auteur dramatique*, Albin Michel, Paris, t. I, p. 270-271.
[73] Pour une étude plus détaillée, voir MIREILLE CIFALI, *Freud éducateur ?*, InterEditions (à paraître mai 1982).
[74] H. R. LENORMAND, « L'inconscient dans la littérature dramatique », in *Le disque vert*, *op. cit.*, p. 76.
[75] Cf. *Documents pour une histoire de la psychanalyse*, p. 133. Une première version de l'introduction que Claparède fait à la pièce de Lenormand a été publiée en annexe de l'article de CARLO TROMBETTA, « Claparède e Freud », in *Orientamenti Pedagogici*, Anno XVII, n. 6, 1970.
[76] Cf. *Documents pour une histoire de la psychanalyse*, p. 141.
[77] Lettre de Freud à Spielrein du 12 mai 1922, in Sabina Spielrein, *Entre Freud et Jung*, Aubier Montaigne, Paris, 1981, p. 323.
[78] CARLO TROMBETTA a déjà commencé à le faire dans son « Claparède e Freud », *op. cit.* (Traduction prochaine par L. Sciaroni et C. Testori).
[79] H. R. LENORMAND, *Les confessions d'un auteur dramatique*, *op. cit.*, p. 267-270.

DOCUMENTS POUR UNE HISTOIRE DE LA PSYCHANALYSE